

JEAN-MARC BERTHET
SOCIOLOGUE CONSULTANT

LYON, LA BANLIEUE ET LEUR CENTRE
ENTRE LA RUE DE LA REPUBLIQUE ET LA PART-DIEU

PROGRAMME INTERMINISTERIEL DE RECHERCHES

« Cultures, villes et dynamiques sociales »

Consultation de recherche

« Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville »

Rapport final

N° de référence 691378 DO T 30 3544

JUILLET 2002

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

"La ville c'est la fiction, c'est la nécessité de la fiction... Elle peut être belle à cause de ça. Et ceux qui l'habitent sont souvent magnifiques et pathétiques..."

Jean-Luc Godard in " Lettre à Freddy Buache"

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

SOMMAIRE

PREAMBULE.....	5
1. PROBLÉMATIQUE	6
<i>La démarche</i>	<i>9</i>
2. RETOUR SUR L'ESPACE PUBLIC.....	10
3. AUTOUR DE L'ORDRE PUBLIC	13
LIEUX.....	16
4. LA RUE DE LA RÉPUBLIQUE	16
<i>De la rue Impériale à la rue de la République</i>	<i>16</i>
<i>Autour du défilé de la biennale</i>	<i>18</i>
<i>De la vidéosurveillance</i>	<i>20</i>
5. LA PART-DIEU	23
<i>Evolution de la structure commerciale.....</i>	<i>24</i>
<i>Les événements de janvier 1998</i>	<i>26</i>
6. LA COMPARAISON DES DEUX ESPACES	28
<i>Couples d'oppositions structurales.....</i>	<i>28</i>
<i>La comparaison des populations dans les espaces</i>	<i>29</i>
<i>La Part-Dieu est plus restrictive à l'accès.....</i>	<i>30</i>
<i>Recomposition du dedans et du dehors</i>	<i>31</i>
METHODE	32
7. A PROPOS DE L'OBSERVATION... ..	32
PRATIQUES.....	36
8. TENUES DES CORPS DANS L'ESPACE.....	38
<i>Les contraintes de la flânerie</i>	<i>38</i>
<i>Flânerie et déambulation</i>	<i>41</i>
9. PARURES VESTIMENTAIRES	42
<i>Les jeux du visible</i>	<i>43</i>
10. POSTURES	45
<i>Jeu.....</i>	<i>45</i>
<i>Grandeur</i>	<i>45</i>
<i>Groupe.....</i>	<i>46</i>

11. PARCOURS	48
12. SANCTUAIRES	50
<i>Les sanctuaires de la consommation.....</i>	<i>50</i>
<i>Les sanctuaires du jeu</i>	<i>51</i>
<i>Les sanctuaires de la pause.....</i>	<i>51</i>
13. RENCONTRES.....	52
<i>Le poids de l'interconnaissance.....</i>	<i>52</i>
<i>La drague.....</i>	<i>53</i>
14. LES LIMITES DE L'ORDRE PUBLIC :.....	56
15. LES SYSTÈMES DE CONTRÔLE	60
<i>Les épreuves</i>	<i>61</i>
<i>Les contrôles à l'accès</i>	<i>63</i>
<i>Contact et surprise</i>	<i>65</i>
<i>Surprise et angoisse.....</i>	<i>66</i>
<i>Entre confiance et méfiance</i>	<i>66</i>
<i>Les formes de la virilité.....</i>	<i>67</i>
<i>La capacité expressive.....</i>	<i>68</i>
16. AUTRES REGARDS	70
CONCLUSION.....	72
<i>Des espaces autres</i>	<i>72</i>
<i>Suivi de jeunes et changement d'objet.....</i>	<i>73</i>
<i>Différences entre les deux espaces</i>	<i>74</i>
<i>Réinventer la ville ?.....</i>	<i>75</i>
<i>Les limites de l'observation.....</i>	<i>75</i>
BIBLIOGRAPHIE	77
PLAN DES SITES	79

PREAMBULE

Marc Augé souligne souvent que la question des lieux ou des non-lieux est bien évidemment dépendante des regards que nous portons sur ces mêmes lieux, elle dépend donc des effets de consistance ou de qualité que nous leur portons mais aussi des effets de disqualification consécutive... Jean Maglione insistait sur la doublure propre à chaque lieu : “ tout lieu ne peut se concevoir, ne peut exister que d’admettre à la fois ce lieu et le point de vue sur ce lieu. ”¹ Ce sont ces effets différenciés de regards sur un même lieu dans la ville qui nous intéressent ici car ils permettent de mieux comprendre les nouvelles complexités des espaces urbains. Multiplier les focales pour un même lieu, l’embrasser dans un même mouvement, dans sa totalité qui nous échappe toujours, travail de Sisyphe à recommencer...

Certains lieux favorisent en effet les oscillations des regards entre centralité et périphérie, entre mise en sécurité des lieux et accroissement de leur accessibilité, ... Il s’agit donc de comprendre les phénomènes d’attachement à l’aune des possibilités de détachement, les mises en relation dans les espaces de co-présence à l’aune des logiques d’évitement de l’autre dans ces mêmes espaces. Alors évidemment, les questions d’espaces publics ou de lieux dans la ville sont vite confrontées aux visées d’ordre public, ordre public qui est assuré à la fois par les forces dont c’est la charge et la profession mais encore par les passants eux-mêmes à travers toutes les stratégies d’indifférence ou de réparation des échanges et des relations qui se nouent, se cherchent, se provoquent ou s’évitent...

Nous souhaitons donc faire l’étude des parcours urbains, repérer les modes de déambulation dans les espaces pour y lire les attraits et les rejets de la ville. Nous souhaitons le faire à partir de populations bien spécifiées à priori : « les jeunes de banlieues » et leur occupation des espaces de centre-ville à Lyon. **Enfin, ces espaces fonctionnent-ils comme lieux d’apprentissage de la ville, comme porte d’entrée dans la ville ou au contraire, cet apprentissage se fait-il ailleurs dans d’autres lieux moins visibles, tel pourrait être notre questionnement.**

Il faut donc s’interroger sur les situations de co-présence qui en soi permettraient de passer pour parler Goffman de l’interaction non focalisée à l’interaction focalisée. Du coup, s’intéresser à la manière dont on passe d’une sociologie du regard, de ses fixations et de ses évitements à une sociologie de la rencontre verbalisée... Car on peut s’interroger sur la performativité de la pulsion scopique au regard d’un hypothétique lien social que la co-présence permettrait d’assouvir .

¹ Cf “ Cris et écrits de Jean Maglione ”, Grenoble, P.U.G., 1994, p 272.

Jean-Marc BERTHET

"Lyon, la banlieue et leur centre"

1. Problématique

Entre Chicago et Francfort, les théories relatives à l'espace public insistent soit sur la visibilité et l'exposition des personnes dans les espaces publics soit sur la manière proprement délibérative dont cet espace public fonctionne.² En d'autres termes, les espaces publics produits sont-ils bien accessibles à tous et partageables avec tous ? N'existe-t-il pas une contradiction entre l'esthétique de la transparence et de la visibilité pour tous que dégagent ces espaces (lieux largement ouverts devant faciliter les mouvements et les flux de populations) et les visées d'ordre public que supposent souvent leurs réaménagements (tout rassemblement, tout stock de population dans la ville est a priori qualifié de dangereux). Quid de la civilité urbaine si elle ne peut s'actualiser dans des espaces conçus de plus en plus comme des espaces circulants ?

Ce projet vise aussi à interroger la place particulière occupée par l'apparition parfois violente des jeunes de banlieues dans des espaces publics de centre-ville. Il s'agit ici de s'interroger sur quelques événements singuliers (à la fin de manifestations par exemple mais pas seulement) de "casseurs" qui viendraient mettre à mal des mots d'ordre politiques par des actions de vandalisme commercial. D'autres formes de violence dans les centre-villes sont aussi à l'œuvre tout en restant encore peu lisibles. A l'échelle de Lyon, on peut repérer des règlements de compte entre bandes rivales de banlieues rue de la République ou encore des échauffourées entre jeunes et vigiles à la Part-Dieu.

Différentes choses sont à interroger ici : la manière dont fonctionnent aujourd'hui les espaces publics de centre-ville : entre les lieux de la marchandise et les musées urbains à ciel ouvert, quels espaces de convivialité reste-t-il ? Il s'agit d'engager là une réflexion sur les espaces publics de centre-ville pour interroger leurs occupants, ceux qui les traversent, ceux qui les visitent, jeunes, passants, parents, riverains, commerçants, clients mais aussi vigiles et forces de l'ordre, gestionnaires des systèmes de surveillance vidéo... Ce type de lieux semble beaucoup plus fonctionner à la sécurisation forcée qu'à l'idée d'un élargissement des conditions de son accessibilité, en bref plus un espace sûr qu'un espace partageable. Qu'en est-il exactement ?

Ces lieux publics ne se développent-ils pas de plus en plus sur le modèle de l'îlot d'insularité périphérique en centre-ville ? En d'autres termes, ils rassemblent des jeunes issus des quartiers qui se retrouvent ici et de plus en plus entraînent des modes de fuites d'autres types de populations vers d'autres lieux plus calfeutrés, favorisant davantage l'entre soi et l'uniformisation sociale. Le spectacle de la marchandise se transforme alors devant le spectacle de la banlieue, certains jours très particuliers, correspondant aux quotidiennetés propres aux jeunes de "banlieue". Les commerçants ne s'y trompent pas et la spécialisation des commerces renforce la spécialisation des publics qui amène en retour celle des commerces...

²Cf Habermas J., "L'espace public", Paris, Payot, 1993.

Joseph I., ss la dir de , "Prendre place. Espace public et culture dramatique", Paris, Editions Recherches, Plan Urbain, 1995.

Et dans leur volonté d'appréhender ces deux axes dans leur globalité Ion J., Péroni M., ss la dir de, "Engagement public et exposition de la personne", La Tour d'Aigues, Aube, 1997.

Jean-Marc BERTHET

"Lyon, la banlieue et leur centre"

Cette situation nouvelle oblige à réfléchir sur la vocation socialisante de ces espaces telle que certains peuvent la penser. Il ne s'agit pas non plus de se contenter de présenter ces espaces sous le simple vocable de non-lieu³ alors même qu'ils mettent en scène de nombreuses relations et donc de nombreux enjeux identitaires ce qu'a bien su mettre en scène, de façon romancée, et à travers l'exemple d'un aéroport, David Lodge dans "Un tout petit monde". Tenter de penser anthropologiquement ces espaces urbains serait plutôt justement de tenter de saisir leurs effets de consistance plutôt que leurs manques présumés. Va-t-on vers une fragmentation de l'espace public voire vers une destruction de l'espace public comme nous le prophétise Mike Davis à propos de Los Angeles ?⁴ Certains, en effet, s'inquiètent de l'excessive privatisation de l'espace public en prenant comme source le modèle américain où privatisation des espaces et accroissement de l'urbanisme commercial entraîneraient une déréalisation du lieu de la politique... Une ville refermée sur elle-même où les questions de sécurité se confondraient avec la nouvelle urbanité.

Cette critique, qui fait de la privatisation des espaces publics, de la disparition de la césure dedans/dehors l'expression de la déréalisation du politique oublie une fois de plus ce que Isaac Joseph ou Jean Métral rappellent opportunément : les citadinités ou les civilités ne font pas nécessairement, et de façon causale, citoyenneté . On débouche sur des propos plus politiques qui ne relèvent pas exactement de notre investigation. Nous intéressent en effet plus les espaces et les lieux que les territoires ; ces derniers étant toujours conçus comme dépendant d'un pouvoir ou d'une juridiction. Même si le rapport qu'entretiennent ces espaces au pouvoir doit pouvoir être intégré dans l'analyse.

Ainsi, penser en parlant des "jeunes Maghrébins" que "l'absence de légitimité dans la sphère publique au sens habermassien aurait des effets sur les interactions au quotidien dans l'espace public urbain, au sens goffmanien du terme"⁵ nous semble une hypothèse forte bien difficile à tester... La présence de corps dans l'espace ne nous dit rien de tout le travail de médiations sociales, de chaînages de problèmes qui constituent en coulisse et sur d'autres scènes le traitement de ces corps dans l'espace en corps politiquement dangereux, suspects, faisant peur...L'exposition de soi dans l'espace public ne nous dit rien sur le lien long et immense entre cette exposition et l'espace de la délibération, c'est tout le problème.

Par contre, la manière dont des jeunes **s'exposent** dans les espaces urbains nous paraît intéressante et mérite d'être longuement **décrite** pour justement mieux cerner ce qui s'y joue d'apprentissages et de provocations, d'exhibitions et d'inhibitions, de jeux de regards, d'attachements et de détachements aux autres et aux lieux... **Une culture urbaine ?**

Ces résurgences de violences urbaines en centre-ville, par exemple, peuvent être lues comme le retour des vieilles antennes populaires "classes laborieuses, classes

³Augé M., "Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité", Paris, Seuil, 1992.

⁴"City of Quartz", Paris, La Découverte, 1997, p 206-208.

⁵ Cf A. Belbahri, in Ion J., Peroni M., "Engagement public et exposition de la personne", La Tour d'Aigues, L'aube, 1997, p 158.

dangereuses"... Dans le cas particulier qui nous préoccupe, on peine à voir l'activité laborieuse de ces populations. Ce sont elles, en effet qui sont le plus touchées par le chômage. Pourtant, de plus en plus, ces populations de jeunes en centre-ville impressionneraient. Etrange étrangeté...

Comment la dire ? En revenant sur l'étude fine des interactions dans les espaces : malaises dans l'interaction, contacts mixtes, inattentions civiles...⁶ Mais l'étude des interactions dans les espaces n'est pas pour nous suffisante en soi. Il y faut rajouter l'observation et la mimétisation des mobilités spatiales des individus et des groupes rencontrés.⁷ Il faut aussi revenir sur les sens de ces parcours et de ces mobilités et ramener l'ordre des rencontres dans les espaces de centre-ville à ce qui les sous-tend. Y vient-on y chercher le même **ou** l'autre ? Le même **et** l'autre ?

Si les situations de co-présence des espaces publics de centre-ville favorisent à priori la rencontre, il nous reste à revenir sur ces rencontres et les conditions qui président à la création et à l'invention de cultures urbaines d'une part mais aussi croiser ces données avec la manière dont certains événements cristallisent ces cultures urbaines d'autre part : dans la rencontre avec les volontés de la puissance publique, par exemple. Enfin, il nous faudra porter l'attention sur les personnages conceptuels qui permettraient de parler de la recomposition de ces espaces publics : le dragueur, le flâneur, l'artiste et d'autres encore... Ce sont autant de figures féminines ou masculines à construire à travers ces espaces pour s'en servir d'analyseurs. Présenter les lieux d'investigation et ces événements singuliers nous permettra d'avancer un peu plus dans notre propos...

L'agglomération lyonnaise, dès la fin des années 80, a engagé un travail important de requalification des espaces publics tant de centre-ville que de banlieues. L'effervescence des aménageurs a entraîné dans son sillage une masse de travaux tant sociologiques qu'anthropologiques, urbanistiques ou encore historiques de certains sites choisis. Un ouvrage avait même permis de rassembler un certain nombre d'écrivains locaux sur ces questions.

Les deux lieux soumis à l'observation sont deux espaces fortement connotés à Lyon tant ils symbolisent la centralité de l'agglomération. Il s'agit de la rue de la République d'une part et de la Part-Dieu d'autre part. Ces deux lieux drainent depuis de nombreuses années des populations importantes issues de la périphérie lyonnaise qui y trouvent là une porte d'entrée dans la ville et un mode d'initiation à la culture urbaine.⁸ Lieux emblématiques de la centralité lyonnaise en effet car, d'un côté, il s'agit de la plus grande artère traversant la presqu'île lyonnaise, centre-ville historique de la capitale des deux Gaules et de l'autre, il s'agit du centre-ville administratif, "directionnel" comme l'affichaient les urbanistes des années 60 promoteurs des grandes métropoles d'équilibre de l'ère gaullienne.

⁶ Sur tous ces thèmes goffmanien, nous renvoyons aux travaux d'Isaac Joseph.

⁷ Nous renvoyons là aux travaux d'Alain Tarrus.

⁸ Telle était en tout cas l'analyse qu'en faisait Catherine Forêt et Pascal Bavoux il y a une dizaine d'années à propos de la rue de la République. "La rue de la Ré à Lyon, Anthropologie d'un espace public", Marseille, Cerfise, 1990. C'est justement cela aussi que nous souhaiterions réinterroger...

Jean-Marc BERTHET

"Lyon, la banlieue et leur centre"

Nous intéressent à travers ces lieux que certains n'hésiteraient pas à qualifier de non-lieux justement la manière dont ils constituent pour les populations qui les traversent ou les occupent des **épreuves urbaines**. Derrière ce terme d'épreuve, nous pensons aussi à la manière dont les lieux de la ville s'articulent aux notions d'ordre public d'une part et la manière dont d'autre part ils favorisent ou pas les échanges, les attachements et les détachements. Nous intéressent aussi bien évidemment la manière dont ces lieux sont supports de mobilité et la "capacité des groupes sociaux à remodeler par la désignation les formes de leur environnement pour maintenir la fidélité identitaire."⁹ Ou encore, pour reprendre une formulation de Jean Viard¹⁰ : ces lieux sont-ils mis en désir, par qui et pour qui ?

La démarche

Notre investigation se déroule donc à l'échelle de l'agglomération lyonnaise. Un travail long d'observation de ces espaces de centre-ville a été mené en vue d'une plus grande compréhension des effets de quotidienneté, des rythmes sociaux et de l'environnement urbain, mais aussi des jeux entre commerçants et jeunes, entre jeunes d'origine étrangères et publics différents dans leurs occupations des espaces, entre jeunes et moins jeunes, entre vigiles et jeunes, entre forces de l'ordre et public,...

Cela doit nous permettre de "lier la compréhension des formes urbaines en train de se faire aux jeux de désignation, d'élaboration, de qualification ou de disqualification de ce qui fait culture, dans les actions des uns et des autres et à leurs entrecroisements, au regard des uns et des autres."¹¹ Si la description quasi monographique d'un espace étudié est importante pour mieux contextualiser le propos, elle ne doit pas empêcher bien au contraire d'autres modes d'investigation du réel dans sa perpétuelle mouvance. Aussi, nous nous attachons à suivre les populations repérées dans ces espaces pour rendre compte de leur parcours dans la ville ou dans l'agglomération à partir des deux espaces que nous étudions.

⁹ Cf Tarrus A., "Les fourmis d'Europe", Paris, L'Harmattan, 1992, p 193.

¹⁰ In "Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux", La Tour d'Aigues, Aube, 2000.

¹¹ Battegay A., in "Cultures en ville", La Tour d'Aigues, Aube, 2000, p 252.

2. Retour sur l'espace public

Si un lieu est une partie déterminée de l'espace, quels sont donc les déterminants des deux espaces étudiés ? Est-ce que la Part-Dieu, par exemple, est un espace public ?

L'histoire de la lente séparation d'un public et d'un privé est à la base de nos conceptions de l'espace public et de ses dissonances. Si la séparation du public et du privé nous vient en droite ligne de la Rome Antique et du droit romain¹², la question d'une privatisation d'un espace bourgeois est beaucoup plus récente. Etudier un espace public dans sa quotidienneté, quotidienneté qui historiquement se construit aussi à travers une privatisation de la vie familiale et domestique qui sépare notamment les mondes masculins des mondes féminins¹³, c'est pointer tous les jeux subtils de différenciation de ceux qui le traversent ou y stationnent, d'accélération de la marche ou de ralentissement, d'augmentation de la circulation ou au contraire de lenteur de la déambulation...

Si un espace public peut se définir par sa non-appropriation ou son accessibilité et un espace privé par ses rapports de propriété qui mettent des réserves à cette même accessibilité, il est des espaces plus **complexes**, que l'on pourrait qualifier **d'espaces** intersticiels qui favorisent dans le même temps appropriation et non-appropriation. En ce sens alors, ce sont les populations qui l'occupent et le parcourent qui **partagent** un espace entre un public et un privé. Bref, saisir un espace à l'articulation d'une propriété publique et d'une propriété privée, c'est d'abord en comprendre les temporalités qu'il donne à voir et qu'il permet, les stocks et les flux de populations qu'il favorise.

Aborder un espace intersticiel, c'est donc embrasser à la fois sa dimension foncière, matérielle et bâtie au regard d'une réglementation et d'une mise en ordre de cet espace. Saisir un espace de ce type, c'est aussi revenir sur la manière dont les occupants de l'espace (qui sont loin d'être exclusivement les propriétaires ou les locataires) recomposent les règles de cette mise en ordre : **comment le lieu fait lien ou comment les liens préexistants défont le lieu prévu...**

C'est une fois de plus réinterpréter les liens du spatial et du social, la nécessaire médiation, pour rendre compte de ces liens, de la profondeur historique. Comprendre ce qu'en dit par exemple Jean Duvignaud lorsqu'il reprend Lagneau et proclame : "l'espace, lieu de ma puissance, le temps comme lieu de mon impuissance".¹⁴ L'espace public est bien une métaphore dangereuse tant elle mêle et emmêle les compréhensions. Il y aurait quelque chose que l'on pourrait appeler les ponts de l'espace public entre Chicago et Francfort qui pourrait avancer en abordant la question d'une politique des corps dans l'espace. Du coup, c'est l'attention aux corps et aux gestes qui fait sens pour la compréhension de ces espaces. Cela implique un axe méthodologique : être attentif aux poses et aux pauses dans l'espace.

¹² Cf Legendre P., "Dieu au miroir", Paris, Fayard, 1997, p 97. "Je rappelle que la notion de public est héritée du droit romain, de la division souveraine public/privé."

¹³ Cf le texte de I. Bertaux-Wiame in Fritsch (ss la dir de) "Le sens de l'ordinaire", Paris, CNRS, 1983.

¹⁴ Cf "Lieux et non-lieux", Paris, Galilée, 1982, p 123.

Castoriadis a insisté sur la décomposition de ces termes espaces privés/ espaces publics en pointant leurs trois domaines chez les grecs¹⁵. Tant il est vrai que la question de l'espace public renvoie toujours au modèle initial grec galvaudé. Pour Castoriadis, il y a d'un côté l'Oïkos, la sphère domestique, l'agora, la sphère publique/privée et l'écclésia, la sphère publique.

La question des espaces urbains centraux aujourd'hui prend sens dans une même problématique, celle des nouvelles centralités où semble régner l'équation du grand attracteur de populations, l'espace public = shopping de Rem Koolhaas. La nouvelle ville de l'étalement, celle des nouvelles densités, la ville virtuelle à la Baudrillard ou Virilio; celle qui ne nécessite plus de distance participent de cette même attraction qui fait centralité... On pourrait dire alors que le shopping est vraiment la forme extrême de la colonisation des mondes vécus et après ? Le shopping = espace public signifie tout simplement que la dernière forme d'activité publique est le shopping ce qui oblige à revenir sur vie et activités publiques...

Les pessimistes des densités virtuelles nous disent que lorsque l'espace matériel n'est plus le préalable à la rencontre, on se demande bien à quoi servent encore les espaces urbains. Et s'ils servaient encore et toujours à densifier le social, à l'éprouver, à humaniser les corps à corps et uniquement à cela, à dire que nous sommes bien vivants et parfois imprévisibles alors que partout la ville et ses ingénieurs qu'ils soient sociaux ou techniques nous planifient leur accessibilité, au risque de rendre tout prévisible et sûr. La densité ne serait-elle plus que commerciale ? Ou pour le dire autrement n'accepterions-nous la densité qu'à la condition de son **maquillage** en shopping ou encore en événement sportif, la fusion consommatrice, touristique ou sportive comme dernière possibilité de la massification urbaine ? La vieille question du simulacre est-elle vraiment la bonne ?

Nous sommes bien vivants; nous nous bousculons dans les foules, la ville est peut-être morte mais les citadins sont bien vivants... Il n'y a pas de simulacre dans ces corps à corps. Ce que nous recherchons dans ces espaces ce n'est pas forcément la densité commerciale mais bien aussi et surtout la densité d'événements au mètre carré. Le citadin vivant, c'est aussi la ville comme ef-fusion, comme con-fusion et comme dif-fusion. Il y a le grand attracteur qui absorbe tout, qui fondrait tout, qui fusionnerait tout en son sein, qui y jouerait donc un rôle contenant, un rôle maternel, protecteur.

Le grand attracteur Part-Dieu voit passer quotidiennement un douzième de l'agglomération lyonnaise. La ville et ses espaces de l'attraction ont alors à voir avec quelque chose de l'ordre de la fusion. Là tout vient s'y fondre et ce n'est plus la question d'une improbable mixité dans la ville qui importe, c'est celle de la fusion et de l'indifférenciation. Mais plus que la fusion qui nous laisse encore trop du côté de la chaleur de la communauté et de sa mythologie, où encore le mythe de la ville conviviale qu'aime à dénoncer Yves Chalas, c'est surtout aux ordres de la différenciation qu'il nous faut être attentifs. Des lieux donc de l'indifférenciation et de la différenciation. Mais ce

¹⁵ In "La montée de l'insignifiance", Paris, Seuil, p 228-229.

sont aussi des lieux de l'entrechoquement qui maintiennent une expérience corporelle de la ville et qui permettent ces différenciations.¹⁶

¹⁶ (Cf l'intervention d'Olivier Mongin à l'Université 2000 de tous les savoirs)

3. Autour de l'ordre public

Si l'espace public ne fait pas assez sens ou peut-être trop pour ces deux lieux (rue de la République et Part-Dieu) on peut essayer de renverser le concept, le retourner et comprendre l'ordre public pour pouvoir y lire éventuellement un fonctionnement d'espace public... Donc revenir sur ce que c'est que l'attroupement qui a toujours été dénié dans l'histoire française et qui est là sollicité comme double fiction de la massification visible et de la mixité de la massification, comme fusion effusion. De quel ordre est cette effusion ? De quel ordre, au sens de quel ordre public ? Comment est-elle contenue cette effusion ? Par la maîtrise de la foule et la domestication des soulèvements possibles...

La vieille histoire pluriséculaire qui est constitutive de notre démocratie montre que celle-ci peut être vue comme le lent travail de domestication des foules attroupées. L'attroupement est à bannir tant il inquiète le politique mais la ville favorise les attroupements. C'est la question du nombre qui servira alors de critère de démarcation entre le rassemblement informel accepté et les attroupements potentiellement illicites tout au long du XIX^{ème} siècle. Ce critère du nombre étant insuffisant, c'est celui de la qualité sociale des personnes attroupées qui fera alors sens au principe que la voie publique ne peut être un lieu de stationnement mais bien un lieu de circulation. Au XIX^{ème} siècle¹⁷, c'était les femmes que l'on ne voulait pas dans la rue, le jour et plus encore la nuit, aujourd'hui, ce seraient les jeunes...

Cela dit, cette remarque indique bien combien il faut lire la ville à l'aune de ses divisions sexuelles mais aussi générationnelles. Stationner sur la voie publique est source de conflit; les anonymes circulants sont acceptés, les foules attroupées rejetées. Telle pourrait être l'histoire de la longue durée de la circonscription de l'espace public¹⁸. Elle se poursuit aujourd'hui en prenant de nouvelles formes. C'est toujours l'inclusion des classes dangereuses et leur accès à la citoyenneté qui se joue derrière...

Nous n'irons pas jusque-là mais en resterons aux traits de civilité et à la domestication des citoyens sans jamais interroger l'exercice de leur citoyenneté, ce qui nous paraît beaucoup trop difficile. Retenons qu'il y a toujours un principe de vitalité sociale, de poussée sociale qui vient toujours obliger le lent travail de circonscription de l'espace public qui fait que ce travail fuit toujours de toute part et qu'il est toujours à re-faire.

Pour lire un espace public, il ne resterait alors qu'à lire finalement l'ordre public qui tente de le maîtriser. Que voit-on ? Si l'on passe le soir, rue de la République, il faut voir quels sont les magasins qui ont des grillages derrière les vitrines. Ces derniers renvoient bien sûr à des systèmes assurantiels; mais ils signifient bien par la même le risque sous-jacent qu'ils présupposent. Et les magasins majoritairement grillagés sont ceux qui potentiellement intéressent le plus les voleurs.

¹⁷ Cf l'article de Michelle Perrot "La ville et ses faubourgs au XIX^{ème} siècle" in "Citoyenneté et urbanité", Paris, Esprit, 1991, p 66-67.

¹⁸ Sur cette histoire, voir Reynié D., "Le triomphe de l'opinion publique", Paris, Odile Jacob, 1998.

Jean-Marc BERTHET

"Lyon, la banlieue et leur centre"

Il est évident que cet espace symbolise quelque chose de l'ordre de la ville de Lyon, voire de l'agglomération mais pour qui exactement ?

L'idée même que l'on mette rue de la République des panneaux "espace public sous vidéosurveillance" paraît extraordinaire. Puisqu'on ne sait pas qu'il y avait auparavant des panneaux annonçant : "vous êtes ici dans un espace public". La loi (puisque l'obligation de cet avertissement est inscrite dans le projet même de filmer les personnes sur cet espace), la loi vaut ici, un beau retournement des illégalismes, à tout le moins une interrogation de sa performativité. Dire "espace public sous vidéosurveillance", c'est annoncer par là même que l'on n'y est plus tout à fait anonyme dans cet espace puisqu'on y est surveillé. De l'anonymat à sa surveillance, c'est tout un cycle de l'écologie urbaine qui se trouve déconstruit et oblige à comprendre les ressorts de la ville prothésée.

Les deux espaces choisis dans le cadre de cette enquête perturbent ces questionnements. Comment les saisir du côté d'une problématique des espaces publics ? Sont-ils bien d'ailleurs deux espaces publics. Les débats relatifs à la qualification même de ces espaces montre bien les limites des définitions. Ainsi, dans un ouvrage récent cohabitent deux définitions de ces espaces, étant entendu que c'est bien la question de savoir si un centre commercial est un espace public qui fait problème.¹⁹ D'un côté, Geneviève Dubois-Taine, dans le prolongement de ses travaux sur la ville émergente balaie les équivoques en qualifiant les lieux ouverts au public "d'espace public qu'il soit public ou privé."²⁰

Michèle de la Pradelle, attentive aux formes de l'échange marchand insiste sur la dimension publique de l'espace : "qu'un lieu soit ouvert à tous et accueille des activités d'intérêt général (une rue, une gare, etc.) n'en fait pas nécessairement un espace public : c'est un certain usage social de ce genre d'espace qui le transforme effectivement en un lieu public..."²¹ Il faudrait alors être attentif aux usages et aux pratiques pour rendre compte de l'opérativité du terme d'espace public. L'étude des usages et des pratiques est sans doute opérative quant à l'étude d'un public²², elle ne nous dit cependant rien sur la matérialité de cet espace.

C'est la critique principale de Jean-Noël Blanc²³ qui demande aux sociologues de respatialiser la sociologie en arrivant à en saisir les formes matérielles avant d'en décrire les contenus. "Ce que la fermeture est à l'espace, la répétition l'est au temps." Cette phrase d'Henry Maldinay permet peut-être d'aider à saisir ce qui fait l'anémité des centres commerciaux évoquée par Jean-Samuel Bordreuil ou Yves Chalas.

¹⁹ Cf ss la dir de Ghorra-Gobin C., "Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale", Paris, L'Harmattan, 2001.

²⁰ Ibid, p 62.

²¹ Ibid, p 181.

²² Cf le travail de B. Voisin à la Communauté Urbaine et à l'Agence d'urbanisme de Lyon présenté dans l'ouvrage co-dirigé par J.Y. Toussaint et M. Zimmermann "User, observer, programmer et fabriquer l'espace public », Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2001.

²³ Voir son article dans la revue Géocarrefour, Revue de Géographie de Lyon, vol 76, n°1, 2001.

Jean-Marc BERTHET

"Lyon, la banlieue et leur centre"

L'objectif de ce travail, à partir de l'étude de populations particulières (les jeunes de la périphérie ; si tant est que cette catégorie veuille dire quelque chose...) vise bien à recomplexifier la notion d'espace public mais aussi et surtout tenter de sortir du prisme de la place marchande tant il fait écran à la densité relationnelle que ces deux espaces suscitent. **En rester à ce prisme nous entraînerait vers une étude de ces espaces comme lieux d'apprentissage des achats : apprendre à acheter alors même que nous souhaitons montrer comment il s'y apprend aussi tout autre chose.** Est pris pour point de comparaison ce qui serait un véritable espace public : la rue de la République, telle qu'elle a été valorisée comme telle depuis une dizaine d'années dans les méandres de l'aménagement lyonnais et ce qui ne fait pas sens comme tel et qui pourtant accède à une scène médiatique et inquiète : la Part-Dieu comme lieu de rassemblement des jeunes de la périphérie et donc comme espace potentiellement problématique. La présentation des lieux aidera à mieux saisir ces différences et ressemblances entre les deux espaces étudiés.

LIEUX²⁴

4. La rue de la République²⁵

"Cette rue de la Ré qu'on a tant arpentée, aimée, détestée, aujourd'hui abandonnée à la vulgarité totale, c'est l'arête de notre biographie collective lyonnaise."²⁶

De la rue Impériale à la rue de la République

Construite entre 1854 et 1865, dans le cadre d'un projet haussmannien de percée de la Presqu'île impulsé par le Préfet Vaïsse, la rue de la République est large de 22 mètres pour 1076 mètres de longueur. Les travaux avaient à l'époque conduit 289 maisons à la démolition et le déménagement de 12000 personnes. Cette régénération urbaine répond à deux grands objectifs : hygiéniques et militaires. Il s'agit à la fois d'assainir un centre urbain en voie de taudification mais aussi de parer les tentatives d'insurrection. Les événements de 1834 sont encore chauds dans les mémoires locales et Vaïsse travaille avec les conseils éclairés du Maréchal de Castellane, gouverneur militaire de la ville. Celui-ci dans une lettre au Ministre de l'Intérieur en date du 6 octobre 1853 explique ses attendus quant à la rénovation : "cette rue, je m'en suis convaincu depuis 3 ans que j'habite à Lyon, est encore plus indispensable sous le rapport stratégique que sous ceux de la salubrité, de l'embellissement de cette ville et de son utilité pour les habitants."

En sus de la question sécuritaire, la question foncière est évidemment sous-jacente à ce vaste projet de réaménagement urbain. Il s'agit bien de doter le centre de la ville d'une image plus en adéquation avec l'idée d'une plate-forme commerciale et bancaire et donc aussi retenir la bourgeoisie locale au cœur de la ville alors que celle-ci a tendance à fuir un quartier devenu largement populaire. En bref, il s'agit de donner à Lyon une véritable rue des affaires : regroupement des banques, construction prévue d'un grand magasin : le grand bazar et d'un palais du commerce, immeubles de rapport avec en rez-de-chaussée possibilités de commerces... Et ce quartier d'affaires est plutôt décidé au centre de la ville que sur sa rive gauche en voie d'urbanisation (la Guillotière).²⁷ Cette rue, au fil des ans, devient un haut-lieu de la cidadinité lyonnaise attesté par sa toponymie. Dénommée rue Impériale en 1862, marquage symbolique du second empire, elle devient rue de Lyon en 1871, puis rue de la République en 1878. Elle devient peu à peu un axe important de la circulation lyonnaise où cohabitent, piétons, tramways, voitures...

²⁴ La cartographie des lieux est située à la fin du document.

²⁵ La rue de la République est située au cœur de la Presqu'île lyonnaise dans le deuxième arrondissement de Lyon.

²⁶ Cf l'article paru dans le "Le clairon de Lyon", du 14 mai 1999 à propos du roman de Alain Dugrand et Anne Valaëys "Rue de la République".

²⁷ Ces différentes données historiques sont issues de "De la rue Impériale à la Rue de la République", Lyon, Archives Municipales de Lyon, 1991.

En 1975, un peu précipitamment, le maire de l'époque, Louis Pradel, par un retournement dont il est coutumier décide de **piétonniser** cette rue en réponse à la demande des commerçants de la Presqu'île qui craignent pour leur chiffre d'affaires l'arrivée de la Part-Dieu en passe d'ouvrir à la même époque. Lentement mais sûrement, la presqu'île perd son poids de plate-forme commerciale centrale de l'agglomération pour se voir concurrencée dans les années 1980 à la fois par la Part-Dieu mais aussi et surtout par les centres commerciaux de la périphérie qui s'installent durant la période.

En 1988, travaillée par les riverains et les commerçants, en particulier au regard des problèmes d'insécurité et de squats des jeunes punk ou clochards, la nécessité d'un réaménagement de la rue se fait sentir. Francisque Collomb, maire de l'époque déclare : *"il est indispensable et urgent, de redonner à la rue de la République, dans sa partie piétonne, sa fonction de prestige de voie centrale, non seulement de ville mais d'agglomération."*

A l'époque, l'arrivée du métro et la recomposition de la structure commerciale de la Presqu'île ont entraîné une plus grande popularisation des lieux que certains ne manquent pas de dénoncer. En effet, durant les années 80, les commerces de luxe se sont lentement déplacés vers les rues adjacentes, rue de Brest ou encore rue Edouard Herriot. De même, certaines brasseries, emblématiques de l'historiographie lyonnaise ont fermé pour laisser place à des fast-foods, La brasserie "La Paix" a laissé place au Mac Donald et la brasserie "Le Tonneau" a laissé place au Quick. En 1998, la dernière brasserie existant entre le tronçon Place Bellecour, place de la République ferme pour laisser la place à une enseigne nationale de restauration grill.

Début 1980, d'après des chiffres cités par la presse locale, 60% du chiffre d'affaires de la rue était fait autour des boutiques et des grandes surfaces de prêt à porter. Début 90, 65% du chiffre d'affaires se fait autour des boutiques de loisir; l'habillement est tombé à 30% alors même que l'activité prêt à porter constitue 78% du chiffre d'affaires de la rue Edouard Herriot à la même époque. Cela dit, la rue suit le mouvement de la société dans son ensemble. Les années 1930 y marquent la fin des cafés-concerts pour le cinéma, les années 1980, la fin des brasseries pour les fast-foods avec chaque fois le lot de lamentations consécutives.

Le cinéma Pathé, au 79 de la rue symbolise parfaitement ces mouvements. En 1863, s'y ouvre un premier café chantant qui s'agrandit en une salle de spectacles en 1881 avant de devenir le Casino Kursaal en 1901, haut-lieu du music-hall lyonnais qui voit passer toutes les grandes vedettes nationales et parisiennes de l'époque. En 1933, s'ouvre à la place du casino un cinéma : le Pathé Nathan qui aujourd'hui encore est bien présent avec 10 salles et accueille près d'un million de spectateurs par an. Il faut dire que la rue de la République a une vieille tradition cinématographique. Au 1 de la rue, une plaque vient souligner qu'ici s'ouvrait en 1896 la deuxième salle de cinéma au monde. Brasseries, cafés-concerts, cinéma, fast-food puis grandes surfaces de la diffusion culturelle (FNAC) ou sportive (Go Sport) participent de l'attraction continuée de la rue pour ses habitants.

Jean-Marc BERTHET
 "Lyon, la banlieue et leur centre"

Aujourd'hui, la rue de la République est divisée en trois parties. Entre la place Bellecour et la place de la République sont rassemblés les grands attracteurs des populations jeunes : cinémas, FNAC, Go Sport, fast-foods... Entre la place de la République et les Cordeliers, on trouve plutôt les boutiques de prêt à porter : Galeries Lafayette, Grand Bazar, ... Entre les Cordeliers et la place de Comédie, on trouve principalement les sièges des banques et de la chambre de Commerce et d'Industrie : Crédit Lyonnais, Banque de France ont ici de vastes locaux ... On trouvait encore il y a peu le magasin de luxe Lancel qui a déménagé fin juin 2001 pour lui aussi se transporter rue Edouard Herriot. Les trois-quarts des immeubles de la Rue appartiennent à la SA Rue Impériale. Cette société gère sur la rue une surface totale de 100 000 mètres carrés et touche chaque année environ 50 Millions de francs de loyers. La SA de la Rue Impériale est en fait la holding de tête de la banque Lazard, est cotée en bourse et via un système de prise de participations multiples et variées réalise en 1998 un chiffre d'affaires de 130 Millions de francs pour un bénéfice net de 84 Millions de francs.

Les travaux de réaménagement de la rue commenceront au début des années 90. La rue de la République nouvelle formule est livrée en 1994, par Alain Sarfati, son concepteur, sous la houlette politique de Henry Chabert, adjoint à l'urbanisme de la ville de Lyon. La nécessité de préserver la qualité de l'espace public y est très forte.

Autour du défilé de la biennale²⁸

En 1996, dans le cadre de la Biennale de la Danse, un défilé est organisé rue de la République qui fait sensation tant il attire un public de masse.²⁹ A l'époque, les lectures de cet événement abondent de superlatifs : « de mémoire de lyonnais, on n'avait jamais vu autant de monde rue de la République. » ou encore « on n'avait jamais vu autant de monde depuis la venue du pape »... Entre 100 et 200 000 personnes ont vu défiler plus de 2000 danseurs, autour du thème du Brésil et de ses écoles de samba. Le défilé est surtout présenté comme une manière de réinscrire la banlieue dans le centre et l'opérateur symbolique de cette transformation sera la danse hip-hop qui accède enfin à une scène publique de reconnaissance.

Le Progrès dans l'une de ses éditions appréhende ainsi le défilé : « une culture de banlieue, celle du hip-hop arrive en ville ». Libération insiste aussi sur le symbolisme : « que les danses urbaines dont le hip-hop se retrouvent sur le devant de la scène et que les excentrés se réapproprient le centre-ville était hautement symbolique. »³⁰ On retrouve évidemment à travers ce défilé une tendance lourde de la culture urbaine qui s'attache à penser symboliquement les liens du centre et de la périphérie. « C'est là également, l'emprunt d'un langage symbolique (le scénario) pour dépasser la rupture

²⁸ Pour la petite histoire, il n'y a pas de dossier presse sur cet événement à la bibliothèque de la Part-Dieu. Il existe un film sur la biennale de FR 3 qui est consigné dans le fond Raymond Barre au 13^{ème} étage et difficilement accessible au public. Il y a par contre un dossier de presse à l'agence d'urbanisme qui concerne les défilés à partir de 1998 mais rien sur celui de 1996... excepté l'ouvrage cité à la note suivante.

²⁹ Cf l'ouvrage "Quand la ville danse. La naissance d'un défilé", Lyon, Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire", 2000.

³⁰ Cf Libération du 17 septembre 1996.

qui se crée entre les quartiers neufs de la périphérie et le centre, pour reconstituer l'unité de la ville. »³¹

Le projet ne naît pas de nulle part et cette construction symbolique a une histoire longue des liens noués entre le directeur de la Maison de la Danse et les compagnies lyonnaises de danse hip-hop, le soutien de financeurs institutionnels (DRAC et FAS en particulier) mais aussi une implication forte d'une association lyonnaise Inter Services Migrants (ISM) auprès des cultures émergentes. La personne responsable pour ISM du projet sera consultante, tout au long du défilé auprès de la télévision locale TLM qui retransmettra l'événement en direct. En 1996, donc, la banlieue est dans le centre. En 1998, nouveau défilé, le thème en est la Méditerranée, sous fond de conflit important avec le conseil régional qui refuse une subvention au prétexte de l'alliance tortueuse entre une partie de la droite régionale et le Front National. Le défilé se déroule sous une pluie battante qui rebute même les plus hardis spectateurs.

En 2000 le défilé est consacré au thème des routes de la Soie, les commentaires de la presse locale continuent à saluer l'événement. Les deux journalistes chargés de son suivi pour le Progrès répètent dans deux articles juxtaposés : « Pas d'incidents. Que du bonheur » et « Pas d'incidents à déplorer, rien que de beaux souvenirs » ; ce qui par effet inversé, fait penser que l'on craignait bien le pire. Mais pour que le pire se produise, il eut fallu que les publics que l'on accuse du pire soient présents à la fête...

Certains parlent déjà de rituel d'agglomération.³² Entre 1996 et 2000, la « banlieue » a disparu de la presse locale. Cela s'explique évidemment par l'élargissement du défilé à différentes communes de la région Rhône-Alpes. Cela s'explique aussi par l'institutionnalisation obligée d'une opération de ce type. En 2002, la symbolique du centre de la ville a disparu, ou plutôt elle s'est élargie. Le défilé se déroulera rive gauche, le long du Rhône et traversera trois arrondissements.

Philippe Dujardin estime qu'en 1996, « le défilé a pris la ville par surprise ». Surprise de voir une ville qualifiée de secrète s'ouvrir en son sein à la richesse des expressions artistiques venues d'autres mondes et d'autres cultures. Et la réside bien le paradoxe du défilé que cela même qu'il souhaitait promouvoir, une rencontre entre le centre et la périphérie, se dissout au profit de l'ouverture de la ville vers un rayonnement international. Comme s'il avait fallu en passer de l'ouverture du cœur à ses bords pour aller s'affirmer vers d'autres cieux... Ceux de la ville internationale à venir. Lyon a le regard tourné vers le Sud et Barcelone constitue l'axe de ce regard.³³

L'histoire du défilé à travers la manière dont il est symbolisé localement, c'est le passage que la ville opère vers son affichage international, en réactivant dans un

³¹ Cf Althabe G., in « Vers une ethnologie du présent », Paris, MSH, 1992, p 257.

³² Cf en particulier les travaux de Philippe Dujardin au CRESAL à Saint-Etienne.

³³ Cf le numéro spécial de Libération du 20 octobre 2000 : « Lyon Cap vers le Sud ». Il y aurait tout un travail à faire sur l'imaginaire barcelonnais dans les politiques lyonnaises d'aménagement et la construction d'une identité méridionale lyonnaise avec désignation de quartiers méditerranéens dans la ville : le quartier de la Place du Pont ainsi dénommé en 1997...Cela pourrait s'appeler : Lyon, la Méditerranée sans la mer...

premier temps les oppositions du centre et de la périphérie pour les unifier dans un second temps et enfin pour mieux les diluer au profit d'une autre ville, une ville plus « méridional », dans un troisième temps.

Alors effectivement, le défilé est bien un rituel au sens de Lévi-Strauss : morcellement et répétition. Morcellement des séquences bien découpées, multipliées, qui laissent place à des variantes et répétition immuable de la pratique rituelle... Mais pour qui exactement, ce rituel fait-il sens ? N'est-il pas plutôt un rituel pour les édiles locaux et ne constitue-t-il pas dans la manière dont se symbolise la ville un rituel de transition au sens où l'entendaient Turner et Van Gennep³⁴. " Tous les rites de passage ou de " transition " sont marqués par trois périodes : celles de séparation, de marge (ou limen qui signifie " seuil " en latin) et d'agrégation ". La première période comprend un comportement symbolique qui signifie le détachement de l'individu par rapport à la structure sociale. La seconde constitue " un moment dans le temps et hors du temps ", dans et hors de la structure sociale régulière ; l'individu " passe par un domaine culturel qui a peu ou aucuns des attributs de l'état passé ou à venir ". La troisième période marque la réintégration dans la société avec ses contraintes et ses hiérarchies. Rite de transition. C'est fini. Il n'y aurait plus le centre et sa banlieue mais Lyon, son agglomération et les communes de la région qui bénéficient de son attractivité... Et pourtant à un autre niveau, l'opposition du centre et de la banlieue travaille la rue.

De la vidéosurveillance

La question de l'insécurité ou de la sécurité, Rue de la République, reste toujours vivace tout au long des années 90. En juin 1998, par exemple, Albéric de Lavernée maire du deuxième arrondissement de Lyon déclare à propos de la montée de l'insécurité : *"Ce constat est fait aussi bien par les habitants que par les visiteurs, tous ceux qui ont vocation à fréquenter l'hyper-centre de l'agglomération. Nous pensons donc à une proposition nouvelle que nous avons formulée dans le cadre de la préparation du Contrat Local de Sécurité. Elle consiste à établir, à un certain moment de la semaine, nous pensons au mercredi et au samedi, une sorte de poste mobile avancé de la Police nationale qui servirait aussi de lieu d'accueil pour la population sous la forme d'aide aux victimes, d'informations, de médiation et bien sûr d'accueil de dépôt de plaintes. Cela permettra à la population de se sentir prise en considération et non plus livrée à elle-même dans un quartier où toutes les provocations semblent être monnaie courante et quasiment légitimées par l'opinion commune, mais où la présence de l'autorité publique se fait malheureusement trop rare aux yeux de ceux qui le fréquentent"*.

De rares événements marquants attestent cette nécessité. Ainsi, le 17 octobre 1998, une centaine de jeunes qui se sont donné rendez-vous à la station de métro Guillotière investissent la rue de la République armés pour certains de battes de base-ball. Au même moment, la ville est souvent arpentée par les manifestations lycéennes.

³⁴ Cf l'article de Sindzingre Nicole « Rites de passage » In Encyclopédia Universalis, Paris, volume 20, 1996 p 66-67.

En novembre 1998 est signé le Contrat Local de Sécurité entre l'Etat, la ville de Lyon, Celui-ci prévoit la mise en place d'un système de vidéosurveillance. Le 31 mai 1999, est décidé en conseil municipal de faire réaliser une étude d'un coût de 700 000 francs préalable à l'instauration d'un réseau de vidéosurveillance prévu dans le CLS signé en 1998. Votent pour l'ensemble des élus sauf ceux du GAEC³⁵ et des écologistes qui s'abstiennent.

En avril 2000, un vote budgétaire de 11 millions de francs autorise la mise en place de système de vidéosurveillance d'abord sur la Duchère puis sur la Presqu'île. Le GAEC demande la mise en place d'un comité d'éthique comme cela a été organisé à Vaulx-en-Velin, précurseur en la matière. Les débats en conseil municipal du 25 avril restent feutrés. Mr Fournel (élu GAEC) déclare : *"Je précisais que nous abordions ce dossier sans plaisir, mais sans état d'âme car c'est l'état de la société qui nous y contraint. Les fonctions de centralité de la Presqu'Île la surexposent aux actes, non seulement d'incivilité, mais aussi de délinquance, dans un contexte où se sont approfondies les inégalités sociales et économiques entre le centre et l'agglomération, mais aussi au sein même des quartiers du centre ville."*

Albéric de Lavernée (maire du deuxième arrondissement) assène : *"Actuellement, pour nos espaces publics, pour nos rues, en particulier pour le centre ville, c'est notoire qu'il n'y a plus le sentiment de sécurité, qu'il y avait il y a 4 ou 5 ans. Quand je dis, les rues du centre ville, ce sont les plus fameuses, celles dont on attend le plus de rayonnement, dont on attend le plus d'impact vis-à-vis des touristes et vis-à-vis des visiteurs du Grand Lyon et de la Région Rhône-Alpes."* Les Groupes Socialiste, Radical de Gauche et apparentés, GAEC et Communiste, se sont abstenus. Seule Mme Cahouet (du P.C.) a voté contre.

En juin 2000, pour sécuriser le centre commercial et administratif et en vue de faciliter l'accès des citoyens des communes voisines à la Duchère, est mis en place sur ce quartier un système de 12 caméras vidéo pour un coût de 5 millions de francs. Le système est le même que celui qui avait été expérimenté lors de la coupe du monde de football 1998 au stade de Gerland à Lyon. En juin 2000, un collectif croix-roussien "non à big brother" se crée en lutte contre la mise en place de ces nouveaux outils de sécurité publique et organise une première manifestation qui réunit une trentaine de personnes dicit la presse locale. Même si les positions des élus varient quant à l'opportunité du nouveau système, il se met en place. Raymond Barre déclare qu'à travers ce système, il s'agit plus de lutter contre le sentiment d'insécurité que contre l'insécurité elle-même... Henry Chabert estime que cela ne fera que déplacer le problème. Monsieur Mermet, l'adjoint à la sécurité est prêt à étendre le système une fois qu'il aura fait ses preuves.

En octobre 2000, nouvelle manifestation du collectif qui voit la réunion cette fois-ci de près de deux cents personnes (dicit la police). Gérard Collomb évoque quant à lui *"la reconquête de l'espace public"*. En mars 2001, le maire de la ville de Lyon, monsieur Barre inaugure les nouveaux locaux de la vidéosurveillance de la Presqu'île en se

³⁵ Gauche Alternative, Ecologiste, Citoyenneté

félicitant : "*Lyon est la première grande ville de France à s'être dotée d'un tel système.*" 48 Caméras sont installées entre la rue Sainte-Catherine au bas des pentes de la Croix-Rousse et la patinoire Charlemagne située de l'autre côté de Perrache. Au total 60 caméras sont installées entre la Duchère et la Presqu'île pour un budget de 13 millions de francs. Monsieur Thévenet, gérant de la société qui a fait l'audit préalable et installé les caméras estime à plus de 1500 le nombre de caméras de vidéosurveillance sur l'agglomération lyonnaise dirigées vers le domaine public. Les industriels de la sécurité se réjouissent de cette nouvelle manne publique. Pour parer les effets de la loi Pasqua de 1995 qui impose la protection des espaces privatifs en matière de vidéosurveillance, une société toulousaine a mis au point un système de "masquage dynamique". Celui-ci instaure un rectangle gris sur l'écran dès que la caméra est dirigée vers des parties privatives.

Une nouvelle et dernière manifestation du collectif "non à big brother" a lieu le 13 juin 2001.

5. La Part-Dieu³⁶

La Part-Dieu, dans sa simple dénomination lyonnaise est un espace qui prend plusieurs significations. D'abord, il peut s'agir du quartier nouvellement créé depuis les années 60. Il peut s'agir du centre commercial qui symbolise ce quartier tout comme la tour du Crédit Lyonnais, il peut enfin s'agir du nom de la gare SNCF toute proche ou encore du nom de la station de métro ou de celle de tramway à proximité qui desservent ces différents espaces.

Le quartier de la Part-Dieu se trouve sur la rive Gauche du Rhône. Celle-ci dépendait de la commune de la Guillotière avant que cette dernière ne soit rattachée tout comme la Croix-Rousse et Vaise à Lyon, en 1852. Le quartier était la "propriété de Dieu", d'où le nom Part-Dieu mais surtout un vaste ténement foncier appartenant à des propriétaires terriens, dont la veuve Servient, dernière importante propriétaire en date. Le 11 octobre 1711, jour de la Saint-Denis, jour de fête, les Lyonnais avaient quitté leur ville pour rejoindre la commune de la Guillotière, où existaient de nombreuses guinguettes. Le soir venu, ces personnes empruntèrent le seul pont traversant le Rhône pour rentrer chez elles, le Pont de la Guillotière. Un carrosse, celui de la Veuve Servient traversa alors le pont empli par la foule. Les chevaux apeurés s'emballèrent, une panique s'ensuivit. Bilan : 233 morts, 900 blessés. La veuve, 14 ans plus tard fera donation de son vaste domaine de la Part-Dieu (140 hectares) à l'hôpital de Pont Saint-Esprit qui deviendra avec le regroupement d'autres hôpitaux les Hospices Civils de Lyon (H.C.L.) en 1802.

"Contrairement à ce qui a parfois été dit, elle ne donna pas son domaine aux Hospices pour racheter une faute qu'elle n'avait pas commise. Sa donation fut un viager fort avantageux pour elle, et si sa vie s'était prolongée, fort onéreux pour les Hospices. Ce viager est à l'origine de la fortune foncière des Hospices Civils dans le quartier."³⁷ Ce seront en effet trois dons importants de terrains au XVIIIème siècle, dont celui de la veuve Servient et celui de la veuve Dunois qui donneront toute sa richesse au patrimoine foncier des H.C.L. sur la commune de la Guillotière. Celui-ci sera d'ailleurs soigneusement entretenu à l'époque. En 1847 débutera sur une partie de cette importante réserve foncière constituée par les HCL, la construction de la caserne de la Part-Dieu, achevée sous Napoléon III en 1857. En 1963, plus d'un siècle plus tard, la puissance publique locale, sous la houlette de Louis Pradel, maire de la ville décide de supprimer la caserne militaire qui s'était installée au milieu du XIXème siècle comme dans de nombreuses autres villes françaises en vue d'une pacification des révoltes ouvrières et souhaite donner à Lyon un nouveau centre directionnel. 100 ans après la décision de renforcer la centralité sur la Presqu'île plutôt que développer la Rive gauche, celle-ci devient le lieu d'investissement de la puissance publique à la recherche de réserves foncières dans la ville. A la fin des années 50, l'armée restait propriétaire d'un espace de 22 hectares dans le quartier. Cette caserne désaffectée depuis de nombreuses années servait à héberger dans les années 1950 les populations migrantes d'Afrique du Nord à la recherche de travail dans l'agglomération lyonnaise.

³⁶ Le quartier de la Part-Dieu est situé sur la rive gauche du Rhône dans le troisième arrondissement de Lyon.

³⁷Pelletier J., " Lyon, pas à pas" Son histoire à travers ses rues ", Roanne, Horvath, 1986, p 159 et 173.

Jean-Marc BERTHET

"Lyon, la banlieue et leur centre"

La Part-Dieu est donc la construction sur une courte durée d'un quartier qui offre de nombreuses tours de bureaux (celle du Crédit Lyonnais étant la plus emblématique) mais aussi de nombreux équipements collectifs. La bibliothèque attenante au centre commercial en est le parfait exemple. Les superlatifs relatifs à la construction de la Part-Dieu dans la presse locale ne manquèrent pas durant toutes les années 70. En 1975, le centre commercial de la Part-Dieu est inauguré, avec 130 commerces lors de l'ouverture du centre. Cet espace commercial qui, à son origine, se proclamait plus grand espace européen de ce type a bénéficié dès 1978 de l'arrivée du métro en son sein puis dès 1983 de la proximité d'avec la gare TGV de la Part-Dieu. Il faut souligner que la Part-Dieu permet à la structure commerciale lyonnaise de rattraper son retard en termes de mètres carrés commerciaux par habitants. (24 mètres carrés de commerces par 1000 habitants en 1975 soit 10 fois moins que Paris à la même époque...)

Dès les années 80, les questions de sécurité font l'actualité du centre commercial. Un système vidéosurveillance et des vigiles y seront vite implantés même si leur visibilité évoluera sur la période. Ainsi, on est passé des vigiles avec chiens tenus en laisse à des vigiles soigneusement habillés et tous munis de talkies-walkies sans compter les responsables du système de sécurité qui naviguent dans le centre en costume cravate et ne cessent de réguler l'activité du centre, en particulier autour des jeunes qui le fréquentent régulièrement. Nous y reviendrons...

Dans Le Progrès du 21/07/1994, Mr Nigay, le directeur du centre commercial de la Part-Dieu, racontait sans rire et pour dédramatiser la présence des caméras que "*la vidéosurveillance, c'est pour éviter que les gens ne fassent pipi contre les piliers*". Cet espace privé assorti d'une servitude de passage public aux heures d'ouverture est doté à cette époque de 38 caméras sur les quatre niveaux du centre commercial ainsi que dans le parking des Cuirassiers.

Evolution de la structure commerciale

Le centre commercial La Part Dieu comprend cinq niveaux de commerces représentant 110.000 m² de surface commerciale. Il possède 260 magasins de petite, moyenne ou grande surface, des restaurants, 14 salles de cinémas au prix le plus attractif de l'agglomération (29 francs la place) un bowling, une boîte de nuit et dispose de deux parkings totalisant plus de 4000 places. C'est aujourd'hui le deuxième pôle commercial lyonnais après la zone commerciale de Porte des Alpes (avec en particulier les enseignes Auchan et Ikéa) qui lutte principalement contre ses deux suivants : Carrefour Ecully et Carrefour St Priest.

Cette structure commerciale que de modernes romanciers qualifient d'inutile ne manque pourtant pas d'attirer de plus en plus de monde... "J'ai décidé de passer ces quelques heures dans la gare routière de Lyon Part-Dieu; j'ai probablement eu tort. Au-dessus de la gare routière proprement dite s'étage une structure hypermoderne de verre et d'acier, à quatre ou cinq niveaux, reliés par des escalators nickelés qui se déclenchent à la

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

moindre approche ; rien que des magasins de luxe (parfumerie, haute couture, gadgets, ...) aux vitrines absurdement agressives, rien qui vende quoi que ce soit d'utile." ³⁸

Dès 1976, une enquête de la SERL fait état d'un passage de 28 000 personnes par jour dont 13% pour le travail, 4% pour affaires, 36% pour les loisirs, 47% pour les achats. Une étude de l'IFOP de 1976 aussi indique que 20% des personnes sont extérieures à l'agglomération... Depuis, son inauguration, les gestionnaires de la Part-Dieu ne manquent pas de travailler à l'animation de la surface commerciale en vue d'attirer de nouvelles personnes. Forum des antiquaires, présentations de fédérations sportives, exposition d'objets chinois, exposition sur les Fables de la Fontaine, sur la mise en place de l'Euro, avant-scène théâtre, les USA, l'aviation, les allées du centre commercial sont régulièrement investies d'exposants multiples et variés. Plus que la marchandise, c'est l'animation qu'il génère que le centre met le plus souvent en valeur...

La première ouverture du magasin un jour férié a lieu le 11 novembre 1982 : 50 000 personnes affluent même si la consommation et les achats ce jour-là aux dires des commerçants dans la presse locale restent faibles. En novembre 1984 s'installe dans la Part-Dieu et, pour la première fois dans Lyon même, l'hypermarché Euromarché. 1984 est aussi l'année de l'arrivée de la vidéosurveillance doublée d'une quinzaine de personnes de gardiennage qui patrouillent avec talkie-walkie pour rassurer la clientèle en particulier féminine du centre estimée aux 2/3 des 50 000 personnes quotidiennes qui traversent le centre. La sécurité est d'ailleurs le principal atout du centre commercial aux dires du président de l'association des commerçants de la Part-Dieu en 1985. L'ouverture le dimanche date de 1985. Si l'activité commerciale de la presque île a diminué de moitié de 1973 à 1986, au profit de la Part-Dieu, cette dernière peine cependant à se positionner entre les commerçants au luxe relatif des débuts et le milieu de gamme. Ainsi, lorsque Carrefour rachète Euromarché en 1992, ses gestionnaires se demandent à son implantation : "comment transformer le flâneur en acheteur, comment attirer une vraie clientèle d'hypermarché qui remplisse son caddy pour la semaine..."

En 1992, la Part-Dieu avec 260 commerces fait 2,7 Milliards de francs de chiffres d'affaires. La presque île avec 1300 boutiques en fait 3,5 milliards. 20 à 25% des personnes qui achètent sont issus de l'extérieur de l'agglomération. L'afflux de populations ne cesse de se poursuivre. En 1992, on compte 80000 personnes par jour qui circulent dans les lieux et 18 millions de passants à l'année. En 1992 toujours, les acheteurs sont à 65% des femmes; à 50% des personnes hommes ou femmes âgées de 20 à 35 ans...Le public y est donc majoritairement jeune et féminin.

Courant 2000, âgé de 25 ans, le centre subit un lifting de grande envergure qui doit venir satisfaire les critiques de la clientèle qui sont principalement de deux ordres : difficulté de circulation, allées trop sombres. Début 2001, c'est le passage du tramway à proximité des lieux qui vient participer de ce fantastique attracteur social qu'est la Part-Dieu qui voit maintenant passer annuellement plus de 20 millions de personnes en son sein, 100 000 par jour avec des pointes à 130 000. Le chiffre d'affaires annuel est de 3,6 milliards de francs, ce qui tendrait à prouver que les dits non-lieux dégagent néanmoins

³⁸ Houellebecq M., "Extension du domaine de la lutte", p 151-152, Paris, Nadeau, 1994.

une importante valeur. C'est donc une plate-forme commerciale articulée à une plate-forme de circulation et de transports et à leurs interconnexions. Lorsqu'on accède à la Part-Dieu, en sortant du métro, on a en face de soi après avoir monté les quelques marches ou pris l'escalator, un pressing, un lieu de prière œcuménique, un poste de police... L'accès principal est devenu la porte Vivier Merle, l'une des 8 portes d'accès au centre qui ouvre en direction de la gare, alors même qu'à l'origine, elle n'était pas prévue pour être la porte principale

Cet espace commercial est actuellement géré par Kléber Conseil & Gestion qui s'occupe de 8 autres centres commerciaux en France dont Mayol à Toulon, Parly 2 ou encore les Ullis en région parisienne. Les propriétaires du centre sont principalement un fonds de pension hollandais (Rodamco), Les Galeries Lafayette, Carrefour, le BHV et C&A. Les travaux de rénovation actuellement en voie de finition étaient estimés à 160 millions de francs.

Comme le dit le directeur, l'objectif du lifting n'est pas d'augmenter la clientèle mais : *"de reconquérir une clientèle haut de gamme qui ait un pouvoir d'achat plus fort comme la clientèle qui venait au centre, il y a 25 ans. C'est-à-dire la clientèle du centre-ville de Lyon et des banlieues résidentielles de l'Ouest Lyonnais. Mais on veut surtout attirer des gens de toute la région."* Les choses ne sont pas si faciles comme le dit toujours le directeur : *"c'est difficile car les meilleurs rendements se font dans le bas de gamme."* Et un peu plus loin : *"quand je suis arrivé, il y a trois ans, le centre était devenu une véritable cour de récréation notamment pour les gamins de banlieue. Depuis, on a renforcé la sécurité... On a aujourd'hui 45 caméras mobiles et des équipes d'intervention. Du coup, on attrape plus de voleurs. En plus, on a des médiateurs pour discuter avec les jeunes."* S'agirait-il de chasser les jeunes de banlieues ? : *"Bien sûr que non. D'ailleurs, ce serait impossible car il y a une bouche de métro au sous-sol du centre."* Et il est encore beaucoup attendu du tramway qui amènera une *"bonne clientèle notamment d'étudiants"*.³⁹

D'un point de vue architectural, le centre pourrait être qualifié de ville introvertie, les façades ne s'ouvrent pas sur la ville et l'extérieur mais forment une muraille sur les rues de la ville, muraille qui protège de la ville même. L'ouverture récente des plafonds qui permettent d'accéder à la lumière sert aussi à humaniser cet espace de même que les noms de rue et leurs numéros qui même s'ils sont bien présents restent très peu visibles.

Les événements de janvier 1998

Des événements récents ont mis en péril l'un des principaux arguments d'attraction commerciale de la Part-Dieu : la sécurité. Le 29 janvier 1998, jour de la fin du ramadan, qui est un jour où dans la tradition, les jeunes reçoivent un cadeau pour marquer la fin du jeûne, des événements violents entre jeunes, responsables et personnels des magasins et forces de l'ordre voient l'évacuation du centre commercial et la déviation des transports en communs. La presse locale rivalise dans l'indignation et l'incompréhension.

³⁹ Entretien paru dans Lyon-Mag, novembre 2000.

"On se demande comment des gamins ont pu, de leur propre chef, choisir un objectif symbolique et opposer aux forces de l'ordre une mobilité digne de professionnels du combat de rue."⁴⁰ Professionnels de la rue, sans aucun doute, professionnels du combat, les choses sont peut-être moins sûres. Quant à l'intentionnalité présentée de manière sous-jacente et l'objectif symbolique, ils indiquent bien une lecture pour le moins hâtive de l'événement. Mais celui-ci fait sens tant il vient justement mêler lectures matérielles et lectures symboliques. De ce point de vue, il permet aux uns et aux autres de projeter sur lui sa propre lecture. Un colloque de l'ORSPERE⁴¹ s'est tenu en septembre 2001 et s'est justement, entre autres, essayé à une lecture de l'événement. Celle-ci a peiné et chacun des intervenants, élu, ethnologue, magistrat, psychiatre n'a pu que ramener sa lecture à son champ de compétence sans pouvoir démêler l'événement dans sa concrétude et dans ce qu'il pouvait symboliser.

Des jeunes de banlieues investissent le temple de la consommation : l'événement paraît à la fois sidérant et d'autant plus inexplicable que nulle revendication politique ne peut en alimenter l'interprétation. Pour continuer un peu plus, face à ces événements, les lectures tendent à reconnecter le symbolique et la fréquentation qui sont souvent déconnectés comme l'affirment les théoriciens de la ville émergente. " Les hauts lieux de la ville ne sont pas forcément ceux que l'on fréquente."⁴² Lorsque des événements surviennent dans ces lieux de la fréquentation qui ne sont jamais désignés comme des lieux symboliques, l'événement en quelque sorte performe leur symbolisme. L'événement produit ces lieux comme lieux-symbole par effet inversé : si de tels événements se sont produits dans de tels lieux, c'est que ce sont des lieux symboles. Mais que symbolisent-ils exactement ? Les réponses restent vaines.

Depuis, à chaque fin de ramadan, le dispositif de sécurité est renforcé à la Part-Dieu, rue de la République, entre autres, un car de CRS stationnant à proximité de ces deux espaces de manière bien visible. De la même manière, des consignes sont données par le rectorat en direction des collèges quant aux permissions de sortie accordées aux jeunes, pendant cette fête. Cela tendrait à prouver que lorsque les événements se produisent dans ces espaces, ils ont d'autant plus d'impact, de retentissement, qu'ils déconnectent deux valeurs qui font leur qualité : la sécurité et la liberté. Une des valeurs constantes mise en avant par les gestionnaires de la Part-Dieu dans chacune de leurs interviews dans la presse locale, nous l'avons déjà dit est bien celle de sécurité.

⁴⁰ Cf l'article du Figaro du 31/01/98.

⁴¹ Observatoire Régional sur la Souffrance Psychique En Rapport avec l'Exclusion

⁴² Cf Dubois-Taine G., Chalas Y., "La ville émergente", La Tour d'Aigues, Aube, 1997, p 24.

6. La comparaison des deux espaces

A comparer ces deux espaces, à en pointer les identités et les différences, la question du simulacre émerge d'emblée. La Part-Dieu serait un simulacre, la rue de la République, serait la vraie ville... C'est à affiner mais le sentiment de simulacre ou de copie ou d'imitation est quand même très fort à la Part-Dieu, et il est encore accentué avec l'ouverture de vastes panneaux en verre du plafond qui illumine les allées... En même temps, passée cette première impression, la rue de la République n'est-elle pas elle aussi un artifice : artifice de quelques arbres dans la ville, d'une fontaine place de la République qui ramènent eau et nature en ville de manière artificielle. Artifice de la place de la Bourse qui est conçue par Alexandre Chemetov comme un salon de conversation urbaine... A-t-on déjà vu un salon dehors ? Du coup, la question du simulacre, de l'artifice, si elle est abondamment développée par certains nous paraît aussi intéressante que dangereuse à manier...

Cela dit voir cet espace comme simulacre ou copie, c'est peut-être aussi le diaboliser et critiquer son sens de pseudo-espace public, de lieu de la simulation, de la déambulation pour mieux nous faire consommer... Inversement, c'est aussi essayer de ne pas simplement voir l'équation à la mode espace public = shopping de Rem Koolhaas.

Couples d'oppositions structurales

On pourrait commencer par pointer la logique très structurale qui soutendrait le choix des deux lieux d'enquête. A les observer en effet, on y verrait la mise au point très saillante d'un couple d'oppositions ou de contraires. Ainsi, on dirait que rue de la République, on se sent dehors, l'espace est ouvert. L'air est pur (autant qu'il peut l'être dans un lieu proche de la vallée du Rhône et de son industrie pétro-chimique), la luminosité en pleine journée y est vive. Le lieu est non indiqué (la rue de la République comme panneau d'indication n'existe pas), l'espace est étalé et dégage une impression de profondeur que la foule rend parfois compacte, une horizontalité se dégage, les conditions climatiques importent (il y faut un parapluie lorsqu'il pleut...). Les façades des magasins donnant sur la rue sont réelles. La perspective et la profondeur sont horizontales. Il n'y a qu'un niveau, celui du sol.

Rue de la République	Part-Dieu
Dehors	Dedans
Espace ouvert	Espace fermé
Air naturel	Air conditionné
Espace public	Espace privé
luminosité	obscurité
profondeur	hauteur
horizontalité	verticalité
Façades réelles	Façades fictives

Jean-Marc BERTHET
 "Lyon, la banlieue et leur centre"

A la Part-Dieu, on se sent dedans, l'espace est fermé, l'air est conditionné (on ne répétera jamais assez comment l'air conditionné modifie la question même de l'espace public...), la luminosité faible (même si des travaux sont faits actuellement en ce sens), le lieu indiqué. L'espace est ramassé sur lui-même et ne dégage pas d'impression de profondeur, c'est une impression de verticalité qui se dégage que la foule rend parfois oppressante (surtout les premiers jours de solde). Les conditions climatiques n'importent pas (il n'y faut pas de parapluie lorsqu'il pleut...). Les façades des magasins donnant sur la rue sont factices. La perspective et la profondeur sont verticales. Il y a plusieurs niveaux, que les escalators aident à franchir. On peut y voir autant en plongée vers le bas que vers le haut.

Ces deux espaces ont au moins trois points communs : ce sont des plates-formes commerciales qui favorisent le shopping, la principale activité urbaine aujourd'hui dirait certains (les deux plus grosses centralités commerciales de la ville de Lyon, parmi les cinq plus grosses de l'agglomération lyonnaise), ce sont donc de très gros attracteurs de populations. Ce sont deux lieux sous vidéosurveillance. Ce sont deux lieux centraux (tels que les définit le pouvoir local) avec la rue de la République sur la Presqu'île qui est le centre de Lyon et la Part-Dieu qui est le centre directionnel de l'agglomération. Ces trois points communs n'en font finalement qu'un seul qui pourrait se résoudre dans le grand attracteur de populations qui implique nécessairement du shopping, de la centralité, de l'espace public dont il faut au moins recomposer et discuter les formes et évidemment celles de l'espace sous contrôle au principe des deux autres...

Continuons un peu plus sur ce couple d'oppositions qui permet de rester dans un binarisme temporaire pour mieux comprendre ce qui se joue dans ces différences. A la Part-Dieu, le dispositif spatial oblige à cheminer dans l'oblique, on a du mal à y tracer un chemin tout droit alors même que le dispositif spatial de la Rue de la République entraîne plus de rectitude (une rue piétonne de plus d'un kilomètre bien droite). Rue de la République, le couple voir/être vu n'est pas disjoint. A la Part-Dieu, dans ses allées, certains vigiles entraînent avec eux des jeunes derrière des portes. Distorsion du couple voir/être vu. A la Part-Dieu, l'espace commercial réserve et dévoile des couloirs interdits au public où peuvent donc se régler quelques altercations entre jeunes et vigiles. Rue de la République, les altercations entre forces de l'ordre et jeunes sont visibles de tous.

La comparaison des populations dans les espaces

Si je regarde, à partir de mes observations, quel est l'espace le plus mixé, et donc celui qui serait le plus un espace public au sens de co-présence de populations variées, c'est la Part-Dieu... Il y a plus de populations ethniquement différentes et en termes de classe d'âge différentes : on peut y voir des vieux Maghrébins, l'hiver, des couples maghrébins avec enfants ou des couples plus âgés avec femme voilée, des jeunes filles voilées seules, des très jeunes comme je l'ai déjà dit, alors que par exemple, Rue de la République, il n'y a pas de vieux maghrébins, il est très rare de voir des couples maghrébins en famille, il est encore plus rare de voir des couples maghrébins âgés et

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

encore plus rare de voir des filles voilées seules dans cet espace, les rares jeunes filles voilées que l'on peut voir rue de la République sont accompagnées souvent de jeunes filles qui ne portent pas le voile... La Part-Dieu c'est aussi le lieu où les familles maghrébines viennent montrer à leurs parents du pays le lieu de l'abondance et de la richesse...

La Part-Dieu est plus restrictive à l'accès

Si je cherche si la Part-Dieu est un espace public du point de vue de l'accessibilité, la réponse est non... On ne voit personne mendier, pas d'enquêteur, pas de vendeurs de journaux, pas de personnes pour faire signer des pétitions... Il n'y a pas de ticket à l'entrée mais des hôtes qui font le ménage et la circulation... Donc on peut beaucoup plus facilement y flâner sans être interrompu alors même que sur le premier tronçon de la Rue de la République, cela m'est impossible sans être au moins interpellé deux ou trois fois minimum...

Tout cela me fait dire à la fois que la Part-Dieu est un artéfact (on essaie de rassembler toutes les qualités qui font un espace public comme celui de la rue de la République), c'est une imitation, une copie quoi, qui fonctionnerait comme un sas, un espace transitionnel pour la Rue de la République et en même temps, cela ne me convient pas.

L'idée du sas, c'est de dire : il y a là des populations que l'on ne retrouve pas Rue de la République ou beaucoup plus rarement, (je pense aux très jeunes et aux familles maghrébines), elle sont donc là à s'essayer, elles n'y sont pas tout à fait dans l'espace public mais elles s'y essaient... Entre simulacre, simulation, artéfact et sas, je ne comprends toujours pas la Part-Dieu mais y observer est extrêmement plus difficile que Rue de la République car les configurations spatiales sont différentes... La Part-Dieu est un point qui s'élève, la Rue de la République, une ligne qui s'étale... Du coup, cela oblige à revenir sur ce qu'est la Rue de la République comme espace public... Entre point et ligne, il faut comprendre les parcours et les rythmes des populations.

Cette rue de la République a fait l'objet d'un travail constamment réactivé par la puissance publique ces dix dernières années de construction sociale comme lieu de l'exemplarité d'une initiation des jeunes de banlieues à la ville⁴³... Tout fonctionne du point de vue de la puissance publique comme s'il y en allait d'une mise en dignité de la rue de la République et d'une disqualification consécutive de la Part-Dieu. En parallèle, à bas bruit, la question de la Part-Dieu avançait pourtant elle aussi comme lieu exemplaire à l'insu de cette puissance publique. Et d'un coup, la question du ramadan et les échauffourées relatives à une fin de ramadan difficile amène sur la scène publique locale la Part-Dieu en marquant cet événement sous le sceau des questions d'insécurité...

⁴³ Le travail réalisé par Pascal Bavoux et Catherine Forêt a eu un grand retentissement de ce point de vue, relayé par les techniciens de la Courly et en particulier par Jean-Pierre Charbonneau qui était le conseiller d'Henri Chabert, adjoint du maire de Lyon à l'urbanisme. Les travaux sociologiques se sont aussi multipliés sur ce site. Le mien y participe. Mais il faut encore citer ceux de Cosnier J. et Mariani-Rousset S., « Rue de la République 1990 », Courly, 1990 ou encore ceux en cours de l'équipe de l'INSA présentés in Toussaint J.Y., Zimmerman M., « op déjà cité ».

Jean-Marc BERTHET

"Lyon, la banlieue et leur centre"

L'arrivée du CLS, la construction-répétition de quelques événements, un contexte national tendant vers la sécurisation de lieux changent les regards et obligent à passer de lieu de l'initiation à lieu de l'insécurité... Mais il y a deux grands paradoxes : le lieu qui fonctionnait de plus en plus comme lieu de l'initiation, ce n'était plus la rue de la République mais bien plutôt la Part-Dieu, le lieu le plus sécurisé ce n'est pas la Rue de la République mais bien la Part-Dieu, l'initiation à la ville se fait sous haute sécurité, l'apprentissage de la ville ne serait-il alors plus que celui de sa mise en ordre ? De ce point de vue-là, l'année 1998 marque une véritable rupture.

Recomposition du dedans et du dehors

Entre l'ouvert de la rue et le fermé du centre commercial, se recomposent des modes d'opposition entre dedans et dehors, en plus de la question déjà évoquée des liens publics/privés. Dans la rue, on est bien dehors et les vitrines marquent fortement un palier entre ce dedans et ce dehors. Dans le centre commercial, c'est assez caractéristique pour un nombre important de magasin, on est bien dedans et pourtant les vitrines ne marquent pas de différences visibles entre un dedans et un dehors puisqu'elles ont tendance à disparaître, elles sont peu nombreuses. Entre les galeries et les magasins pas de porte à franchir, que des ponts qui amènent directement au cœur des magasins, accessibilité maximale d'apparence car elle est pourtant parée par les vigiles ou vendeurs qui veillent.

Une dernière chose encore quant à ces deux lieux et à leur différenciation. Evoquer la rue de la République, c'est revenir sur la puissance évocatrice et symbolique d'un lieu de la lyonnitude comme la nomment les historiens locaux. La Part-Dieu n'a pas cette puissance évocatrice. Son histoire est encore récente : elle est celle du passage d'une caserne à un centre commercial, de la discipline au contrôle. Il faudrait pour reprendre Pierre Sansot au début de sa "poétique de la ville" dire que "pour distinguer sérieusement deux lieux réels, ne faut-il pas d'abord chercher ce qui les distingue imaginativement, se demander de quels prolongements oniriques ils sont capables"⁴⁴. Alors, de cette recherche d'onirisme, on déduirait que la rue de la République recouvre largement la Part-Dieu, que les représentations lyonnaises ne valorisent nullement la Part-Dieu alors même que celle-ci est un lieu de plus en plus fréquenté. La Part-Dieu ne ferait pas rêver, elle attire pourtant; l'attraction ne serait-elle pas aussi un rêve ?

⁴⁴ "Poétique de la ville", Paris, PUF, 1979, p 22.

METHODE⁴⁵

Eu égard aux termes mêmes de l'appel d'offres⁴⁶, il s'agit bien ici de s'inscrire dans une sociologie de la ville et non pas dans la ville. Cette vieille distinction entre le de et le dans renvoie à des débats déjà anciens qu'il est peut-être opportun de rappeler dans la mesure où ils sont au cœur même de la sortie des relations des sciences sociales à l'urbain entendu comme opérateur, analyseur de la manière dont se territorialisent et se spatialisent les conditions mêmes de la reproduction sociale. Gérard Althabe, dans un article de 1984, indique les lignes programmatiques de cette opposition du de et du dans. "L'ethnologie urbaine devient une ethnologie dans la ville, lorsque l'investigation porte sur l'espace de cohabitation. (...) Une autre orientation s'affirme, au contraire, comme une ethnologie de la ville; en continuité avec l'Ecole de Chicago, elle reste soumise au dispositif conceptuel dicté par L. Wirth. (...) La sociabilité urbaine s'impose aux individus (les formes de Simmel, les domaines de Hannerz) et en même temps la diversité assure leur autonomie; ils évoluent en liberté dans un contexte préétabli."⁴⁷

7. A propos de l'observation...

Il s'agit ici de réactualisant le vieux principe de Berkeley qui postule qu'"exister, c'est être perçu" (esse est percipi) en se demandant ce que pourrait être l'être de ce paraître alors que le paraître suppose par définition quelqu'un à qui paraître. Puisque le travail principal tourne autour de l'être de ce paraître, il a semblé préférable de ne pas apparaître comme enquêteur mais bien de se rendre anonyme dans la foule et donc d'apparaître comme quelqu'un de neutre parmi d'autres à qui paraître. « Ces foules, qui agissent ou expriment des intérêts communs, constituent un des objets sociaux les plus insaisissables. »⁴⁸ Il fallait donc trouver les moyens pour commencer à mieux les saisir.

Il s'agissait donc, dans la mesure du possible, de recueillir pêle-mêle : bribes de récits urbains, texte des gens, arabesques des parcours, farandoles des regroupements, de leur composition, recomposition, décomposition, détournements vestimentaires... Le minimalisme de la ville, sa banalité, sa quotidienneté ; comprendre ce faire encore lorsqu'il n'y a en apparence pas grand-chose à faire. Il s'agissait aussi de revenir sur ce qu'il en est de la consommation et de la dépense dans ces lieux marchands pas simplement sous l'angle de la marchandise mais sous l'angle des regards éclatés, nouveaux, intrigués, dépités, ironiques, amusés, tristes qu'ils peuvent permettre. On pourrait lire ces lieux comme ceux du désir et du plaisir, désir des biens et plaisir de leur consommation et l'on tomberait vite sur les logiques de frustration. Ainsi,

⁴⁵ "la méthode, c'est le chemin après qu'on l'a parcouru" (M. Granet)

⁴⁶ Ce travail a bénéficié des discussions menées lors des différentes rencontres entre chercheurs du programme. En outre, Catherine Forêt et Dominique Glasman ont apporté leur lecture critique au rapport intermédiaire. Qu'ils en soient ici remerciés.

⁴⁷ In Terrain, n°3, 1984, p 4.

⁴⁸ Peretz H., « Les méthodes en sociologie : l'observation. », Paris, La Découverte, 1998, p 24.

Jean-Marc BERTHET

"Lyon, la banlieue et leur centre"

Guillou⁴⁹ estime que "les centres commerciaux intégrés deviennent les portes emblématiques de limitations à accéder, circuler, consommer au moment où la consommation est devenue un élément central de nos modes de vie." Il poursuit en estimant alors que l'acte de consommation devient pour les jeunes une occasion non-négligeable de découvrir le rôle de sous-citoyen..., ce qui est encore réduire la citoyenneté à la consommation.

L'hypothèse faite ici et l'option méthodologique qui va avec consiste à très peu s'intéresser aux pratiques consuméristes des jeunes observés mais à quasiment tout le reste de leurs pratiques dans ces espaces. Ce travail est donc le fruit d'un double parti pris méthodologique : ne réaliser que des observations sans entretiens dans les espaces et mimétiser le caractère à priori anonyme de ces espaces pour mieux les comprendre... Les rares extraits d'entretien présentés dans le texte renvoient à des conversations glanées dans d'autres contextes (professionnels ou amicaux) qu'il m'a paru intéressant à annexer là pour leur pertinence.

Ce choix des observations m'a paru fécond même s'il implique de fortes limitations au travail. J'ai centré l'observation sur l'étude de corps dans l'espace et peu à peu me sont apparues différentes questions qui problématisent différemment les questions de l'espace public : la question ludique par exemple m'est apparue en même temps qu'elle est complexe et peut être vue pour partie à travers le prisme du simulacre...C'est la différence entre les deux espaces qu'il m'a alors semblé nécessaire de creuser. De même, l'importance de la drague et des jeux de séduction que donnent à voir ces deux espaces m'a entraîné du côté d'une attention plus importante aux différenciations filles-garçons. Enfin, les systèmes de contrôle répétés à la Part-Dieu m'ont obligé à revenir sur les jeux entre vigiles, filles et garçons.

Il y a un principe d'incertitude à la base des observations, la difficulté à saisir le mouvant dans l'immobilité et inversement, ce qui est statique lorsque l'on se déplace. De ce point de vue là, la rue de la République sollicite différemment l'observateur que le centre commercial; et c'est le rapport à la déambulation qui me semble en être le principe explicateur. "L'apparition d'objets dans l'acte perceptif est rendue possible par la répartition dont il a la charge, entre objets pris au sérieux et objets apparents sacrifiés. Dans la perception du mouvement c'est ou bien l'identité du lieu ou bien celle de la chose qui est sacrifiée. La conservation de l'identité exige la mise hors-jeu de l'une ou l'autre détermination. La cohérence est chaque fois déchirée par rapport à cette détermination et par rapport à une autre chaque fois refaite."⁵⁰

Une série d'observations diffuses a d'abord été menée. Celle-ci a eu pour but de saisir les espaces étudiés dans leur matérialité, de mieux comprendre leurs différences et leurs ressemblances. Dans un second temps, l'attention aux populations dans les espaces a permis de se laisser prendre dans le flot des passants et donc d'observer les sens de circulation, les passants, les flâneurs. J'ai pu commencer à observer les pratiques et à repérer qu'elles étaient les occupants de ces espaces. Dans ce moment d'observation

⁴⁹ Dans un article de la Revue Agora, n°3, 1996.

⁵⁰ Von Weizäcker V., "le cycle de la structure", Paris, Desclée de Brouwer, 1958. Cité par Maldinay H., "Ouvrir le rien, l'art nu", La Versanne, Encre Marine, 2000, p 37.

Jean-Marc BERTHET

"Lyon, la banlieue et leur centre"

diffuse, les relevés d'informations s'étaient tous les jours de la semaine, à des heures différentes, le soir, le matin, la semaine ou le week-end.

Ce n'est qu'ensuite qu'a pu être abordé un principe d'observation plus analytique spécifiquement centré sur les jeunes dits de la périphérie. Cette observation analytique suppose "un travail de repérage focalisé sur un ou des aspects particuliers des phénomènes étudiés en un temps et dans un lieu déterminé. Il suppose la définition par le chercheur de catégories d'observation spécifiquement destinées à sa recherche."⁵¹ A partir de ce moment-là, l'observation s'est concentrée sur deux moments forts de la semaine : le mercredi après-midi et le samedi après-midi. La focalisation des observations s'est faite autour des relations filles-garçons et des parcours des garçons dans les espaces, pour commencer. Ensuite, ce sont les parcours des jeunes filles dans ces espaces qui ont été menés. Le suivi des parcours des populations est limité dans le temps. Il peut aller de cinq minutes à une demi-heure. Les observations se sont étalées de janvier 2001 à novembre 2001 puis de février 2002 à juillet 2002.

Observer implique bien souvent de compter, de dénombrer les populations étudiées. Ce n'était pas tant cela qui nous intéressait. Je n'ai pas effectué de comptages pour mesurer combien de personnes circulaient dans ces espaces à tels moments de la journée. Par contre, en fonction de quelques dénominateurs bien précis, des comptages ont été effectués qui renvoient soit aux nombres de sondeurs dans la rue de la République soit encore au nombre de personnes qui peuvent contrôler un groupe de jeunes à la Part-Dieu...

Ces longues séances d'observation qui vont d'une heure à trois ou quatre heures par séquences sont ensuite répertoriées sur un carnet de notes. Celui-ci s'est peu à peu affiné pour présenter au départ la saisie des éléments relatifs aux espaces puis à la place des populations dans ces espaces avant de se recentrer sur les populations spécifiquement étudiées. Les notes ont été prises soit en fin de séances d'observation soit encore sur les lieux mêmes de l'observation. Elles sont incluses dans le texte comme support à l'argumentation et aux descriptions qui peuvent être faites de ce qui se joue dans ces espaces.

Pour finir sur cette présentation méthodologique, il faut bien revenir sur le sentiment d'ennui qui peut dominer. Comment commencer à le dire ? A un moment donné, l'ennui domine à force de fréquenter ces fréquentations. Et de l'ennui, on peut vite glisser sur l'angoisse. On attend alors la surprise, une observation surprenante qui va nous redonner confiance et obliger à poursuivre le travail. Attente latente que j'ai pu éprouver souvent et qui oblige à revenir sur l'attente latente des populations observées. Il peut alors être difficile de ne pas dériver vers une dénonciation de la quotidienneté comme aliénation, comme facticité. « Les petits gestes, accompagnés ou non de « petits mots », ceux dont Goffman nous dit que nous les déclarons vides, ne sont donc pas

⁵¹ Voir l'article de Jean-Michel Chapoulie in Sociétés Contemporaines n°40, 2000 "le travail de terrain et l'observation", p 7.

nécessairement condamnés à la facticité des automatismes, dans la mesure où leur micro-ritualisation les introduit dans le règne du sens. »⁵²

La déambulation est réversible, c'est la possibilité de la rencontre et en même temps le risque de l'insignifiance...

⁵² Javeau C., « Le bricolage du social », Paris, P.U.F., 2001, p 104.

PRATIQUES

Je me rends compte avec une collègue de travail que je ne connais pas Lyon. Elle habitait Limoges avant, ça fait qu'un an qu'elle est à Lyon. Et elle connaît beaucoup plus de rues à Lyon que moi qui habite à Bron Parilly depuis vingt ans. Moi, quand j'allais à Lyon, c'était Bellecour, la Rue de la République, les Terreaux, à la Part-Dieu, vite fait si j'avais quelque chose à acheter mais c'est tout ou alors à Fourvière avec la famille. Et cette collègue elle m'a fait découvrir plein de choses, des nouvelles rues, des musées..." (femme, 23 ans)

A entendre ce que disent les jeunes de ces espaces, on pourrait dire que le cycle de la découverte et de la pratique urbaine dans ces deux lieux est doublement borné : pour les plus jeunes, il n'y a rien à faire; pour les plus vieux, il n'y a rien à faire, il ne se passe rien dans ces espaces... Il n'y a rien à faire et pourtant, on y est, on y paraît... Le cycle est bouclé, il ne s'agit pas de le paramétrer mais de comprendre ce qui se joue entre ces deux bornes de la pratique... La construction imaginaire et symbolique de ces espaces, leur modification au fil des années d'apprentissage, au fil de sa pratique répétée, répétitive, chronicisées parfois quasi insignifiante dans sa banalité rend compte de ce cycle. Pour les plus âgés, la ville est déjà ailleurs, à Paris ou encore à l'étranger, en tous cas dans d'autres espaces. Pour les plus jeunes, elle n'est pas encore véritablement là.

14/04/01 : Rue de la République. 4 jeunes plutôt dans les 25-27 ans faisaient les beaux discutant de leurs sorties de ce soir devant le chanteur qui avec sa guitare, son ampli et ses reprises de vieux standards en arabe attire quand même plus de cent personnes." Les gens sont contents, il ne se passe rien à Lyon, c'est mort. Il y a les Arabes devant le chanteur et c'est tout..." Tels étaient leurs propos indiquant d'autres références, d'autres univers...

26/09/01 : Deux jeunes 12,13 ans croisés dans le métro pris à la Part-Dieu. "Franchement, il n'y a rien à faire à la Part-Dieu. On n'est même pas resté une heure, on a fait le tour de tous les magasins. Il n'y a rien à voir..."

Lorsque les jeunes disent : "il ne se passe rien à Lyon" "il n'y a rien à voir ici", ils ne font que rendre compte de leur urbanité, le caractère blasé du citadin car leurs références de la grande ville sont aussi ailleurs... Caractère blasé du citadin qui n'est que sa manière de se protéger nous dit Simmel...

Pour commencer à rendre compte des observations, et puisqu'il fallait bien essayer de les organiser, six descripteurs ont été construits qui n'épuisent pas le sens des pratiques mais commencent à en rendre compte. Ont donc été privilégiés la question de la tenue des corps dans ces espaces, les parures vestimentaires, les postures prises par les jeunes,

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

leurs parcours, leurs lieux sanctuaires et les rencontres qui s'y déroulent. Entre spectacle et authenticité dans ces espaces, il s'agissait de comprendre les logiques et situations de co-présence, les manières dont on est **avec** les autres.

Ensuite, en tentant d'affiner les observations menées, j'ai surtout insisté sur deux points : la drague et les questions d'ordre public.

8. Tenues des corps dans l'espace

Des corps dans l'espace pris par le désir de séduire, leurre de la séduction, effets de miroirs qui se réfractent à l'infini ou épreuve ludique, expérimentation d'une posture corporelle au vu et au su de tous même si l'anonymat est ici paradoxal, nous y reviendrons. Il y a d'abord la démarche. Les garçons marchent lentement, à l'affût, en groupe. Les filles sont souvent en groupes mais plus réduits, elles marchent à peu près à la même allure que le reste de la foule. Les garçons quant ils le peuvent comme rue de la République sont en ligne et occupent le plus d'espace possible. A la Part-Dieu, ils sont obligés de se retrouver en grappe perlée, disséminée partout dans le centre, ce qui rend leur rythme plus saccadé. Pour tous, la rectitude des corps ne s'estompe que lorsque des rencontres avec des connus se produisent. Sinon, les corps restent droits et souples. Alors même que le reste des passants (c'est encore plus vrai Rue de la République) tend à accélérer le pas, les jeunes, mais pas les plus jeunes, s'affichent fièrement : aisance et décontraction. Tenues vestimentaires immaculées, baskets quasiment neuves ou très propres, casquettes, parkas de marque, la tenue s'affiche car elle le mérite, ou la rigueur de la tenue impose le mérite qu'accentue encore l'affichage des marques vestimentaires : Lacoste, Eden Park, Nike, Adidas, ... Cet affichage de sa tenue dans l'espace oblige à revenir sur la flânerie des jeunes dans l'espace.

Les contraintes de la flânerie

Chemin, cheminer, chemineau, les jeunes et leurs chemins. Que reste-t-il à l'issue du parcours urbain de ces espaces ? Le plaisir de la flânerie ? Le rapport aux espaces urbains, c'est aussi le rapport à la flânerie (Benjamin), à la marche, à la nécessité de la bousculade et des corps à corps. Le flâneur, nous dit Isaac Joseph⁵³, a pour principale qualité de présenter une atrophie du sens de l'orientation pour une hypertrophie de l'œil. Mais comme en même temps, rue de la République, le lieu du flâneur est devenu un lieu du savoir, le flâneur qui veut tout voir en étant le plus discret possible ne peut finalement que regarder ses pieds et les crottes de chiens ou en l'air et les caméras de vidéosurveillance pour échapper aux sollicitations répétées, protéiformes des instituts de sondages, des militants de Greenpeace, des vendeurs de journaux ou de cartes postales pour l'insertion des sans-logis, des signataires contre les mines anti-personnels, des mendiants, des distributeurs de publicité....

Lundi 29/01/01 après-midi : Il ne m'était pas venu à l'idée que rue de la République, c'est un lieu de savoir, d'enquêtes, de sondages en plus des mendiants, de vendeurs de journaux pour SDF, des musiciens... Aujourd'hui de Bellecour à la Bourse, j'ai croisé un vendeur de carte, deux hommes pour un sondage, 4 femmes pour un autre sondage, 4 jeunes pour un sondage, deux musiciens étudiants à Minsk, un mendiant, deux vendeurs de journaux, un autre mendiant et une enquêtrice, soit sur 500 mètres 18 personnes qui ont interpellé mon attention car n'étant pas dans la circulation mais dans la

⁵³ In "Le passant considérable", Paris, Librairie des Méridiens, 1984, p 43.

sollicitation... Ensuite, j'ai eu le sentiment, d'aller à l'encontre du flux. Le flâneur favorise son alpaguage par le sondeur, "j'ai un rendez-vous, je suis déjà en retard, ..." répond l'interpellé forcément pressé. Cela n'existe pas à la Part-Dieu... C'est un lundi aussi, ce n'est pas visible le samedi de la même manière... Voilà bien des personnages conceptuels qui ne sont pas les mêmes qu'à la Part-Dieu (où tout est fait pour vous protéger des sollicitations autres...)

Le flâneur favorise son alpaguage par le sondeur. Bref, le flâneur rue de la République est condamné à flâner au bar, sur les terrasses, à l'écart de la foule. Le flâneur s'il veut flâner est obligé de réintroduire un dispositif scénique propre à la flânerie, un dispositif très foucauldien de nouvelle distorsion du couple voir/être vu. Le flâneur peut de moins en moins flâner en semaine rue de la République, il est constamment sollicité non pas par la foule, mais par les perturbateurs de la foule, ceux qui stationnent, ceux qui instituent le lieu comme lieu de savoir. Savoir Rue de la République, c'est stationner. Circuler, c'est ne pas savoir, au sens où savoir ce serait s'arrêter pour interroger des populations...

Beau dilemme pour le sociologue à qui l'on a appris l'importance de mimétiser l'objet. Comment peut-il circuler Rue de la République et savoir ? Du coup, plus il y a de foule plus on peut flâner, car moins il y a de perturbateurs à la flânerie. Mais en même temps, plus il y a de foule et moins on peut flâner car on est happé dans la masse de la foule et sa vitesse. Le flâneur et la lenteur qu'il présuppose font obstacle aux mouvements de la foule. D'ailleurs, les citadins ne s'y trompent pas. Certains dès qu'ils s'avisent de la présence des "perturbateurs" de l'espace ne manquent pas d'accélérer la cadence et répondent de façon immuable à ceux qui les sollicitent : "Non, merci, je n'ai pas le temps." Le flâneur devient cela même qui l'irrite dans ses parcours de l'espace. Evidemment, c'est le travail de l'approche qui importe : "*est-ce que tu t'intéresses à l'environnement ?*" me dit un membre de Greenpeace. Répondre : "*non*" perturbe un peu l'interlocuteur, lui qui avait pensé avoir trouvé la bonne accroche pour un flâneur ...

Rue de la République, le rapport à la déambulation et donc à l'observation si l'on se trouve pris dans le flot des passants est pris dans une rectitude, le sens de la marche qui nous mène de Bellecour aux Terreaux ou des Terreaux à Bellecour. A la Part-Dieu, le sens de la marche est beaucoup plus aléatoire, d'une allée à l'autre, d'un étage à l'autre et donc beaucoup plus errant. Déambuler rue de la République, c'est se faire caler dans le flot et la vitesse des déplacements des autres passants. Déambuler à la Part-Dieu, c'est très vite se retrouver plus libre de sa déambulation mais aussi plus rapidement perdu. Il n'est qu'à voir le nombre de personnes qui essaient de se repérer dans le centre commercial aux bornes qui indiquent le plan des magasins. Rue de la République, les jeunes souvent sont les plus lents, ils occupent un peu plus longtemps et un peu plus mollement l'espace conquis. De manière générale, le cycle de leur parcours n'est interrompu que par les rencontres liées à l'interconnaissance. Les autres publics ont tendance à accélérer justement pour ne pas être dérangés par l'ensemble des personnages qui sollicitent leur temps et donc leur vitesse de circulation. A leur approche, le citadin accélère son rythme.

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

Ce serait peut-être de l'ordre du côté des paradoxes d'une espèce de flânerie que les discours contradictoires sur la ville d'aujourd'hui qui butent sur les non-lieux ou les lieux émergents pourraient tenter d'éprouver leur consistance. Lieux ou non-lieux urbains favorisent-ils la déambulation ? La déambulation est-elle l'envers de la consommation ? Thierry Paquot⁵⁴ tente de comprendre le passage du voyageur au touriste en pointant les différences dans son rapport à la flânerie. Le touriste aurait perdu l'art de la flânerie...

Cela me fait penser plusieurs choses, chaque fois que je parle de mon travail autour de moi, on évoque la rue de la République mais pas la Part-Dieu (on n'y va jamais...). Au delà de ce socialement déterminé du On, il y a aussi autre chose : le fait que Rue de la République, on flâne peu : cette idée que la flânerie n'est plus possible rue de la République. Cet homme de 50 ans dit " *rue de la république, comme il y a chaque fois des sondeurs, il faut les éviter du regard, accélérer, dire qu'on n'a pas le temps... C'est embêtant quoi...* "

Mais les jeunes, eux **flânent**, car très rarement, ils se font alpaguer par les sondeurs... Il y a deux grandes techniques différenciées dans les rencontres entre sondeurs et sondés potentiels : l'une induite par les sondeurs, l'autre induite par les sondés, l'une concerne les jeunes de la banlieue, l'autre le reste de la population.

L'évitement des sondés

- 1 *Il m'a vu. J'ai vu qu'il m'avait vu.*
- 2 *Il se dirige vers moi.*
- 3 *J'accélère le pas et dérive ma trajectoire.*
- 4 *Il dévie la sienne aussi.*
- 5 *Je baisse la tête. Rencontre quand même, choc des déviations.*
- 6 *Il me demande « s'il vous plaît : vous n'auriez pas un peu de temps pour »....*
- 7 *»Je n'ai pas le temps. Merci. «*

Merci de quoi au fait ? De m'être fait déranger ?

L'évitement des sondeurs

- 1 *Je regarde le sondeur. Il ne me voit pas.*
- 2 *Je continue à avancer. Il ne me voit toujours pas.*
- 3 *Je le croise. Il ne me regarde toujours pas.*

Pourquoi ne me regarde-t-il pas ?

Le seul à solliciter les jeunes, c'est un vendeur de cartes postales d'une trentaine d'années qui interpelle toujours les jeunes sur le mode "cousin, cousine", ce qui paraît un peu éculé surtout pour les filles... Les jeunes sont sans doute les plus lents dans ces

⁵⁴ Dans un article du Monde Diplomatique de juillet 2001.

espaces... Et du coup, cela oblige à penser socialement les représentations de ces deux lieux, on a encore du mal à avouer que l'on fait du shopping à la Part-Dieu alors même que l'on en fait dans les **mêmes** magasins rue de la République...

Flânerie et déambulation

14/04/01 : Un samedi après-midi rue de la République. Je croise des manifestants pour les sans-papiers, des personnes faisant la circulation pour le tournage d'un film. Un jeune dit : "j'ai cru que c'était un fou qui me disait de circuler, c'est un film, il y a Lino Ventura dedans ?", Des vendeurs de journaux de lutte ouvrière, un chanteur maghrébin, des raëlistes, des noirs faisant signer une pétition contre la corruption en Afrique, des vendeurs d'affiche, un de barbe à baba, un de cacahouètes grillées, un vendeur de peluches qui remballé tout son matériel en voyant arriver la police, des vendeurs de bracelet brésilien, un vendeur de lettres qui font des prénoms en bois, et du monde, du monde, ...

Une autre dimension importante de la flânerie tient au rapport au temps. De ce point de vue, les deux lieux sont propices à de nouvelles formes de lenteur déjà indiquée dans les démarches mêmes mais aussi dans les indéterminations des parcours, et celles-ci sont beaucoup plus importantes à la Part-Dieu que rue de la République. Celles-ci sont d'autant plus importantes qu'il semble ne pas y avoir de limites temporelles à la pratique des deux espaces. Les jeunes y sont et en plus ils ont et ils prennent le temps d'y être. Ce qui pourrait sembler n'être qu'une forme d'attente ou de désœuvrement au premier abord est aussi une manière de jouer avec le temps dans la ville.

Je pense aux jeunes qui ne savaient pas s'ils allaient au cinéma, assis sur les barrières au dernier étage de la Part-Dieu le jour de l'Aïd attendant une hypothétique décision. Ils avaient bien un peu d'argent à dépenser mais ne savaient pas comment et où vraiment le dépenser. L'un disait à l'autre : "si tu veux aller le voir ce film, je te le paie, l'autre répondant : non, non, ..." Le droit à la ville comme devoir de consommation et hésitation à la consommation ? En tous cas, l'un d'eux s'était parfumé comme l'on se parfume les premières fois de sa vie, on insiste un peu sur la quantité, des fois que l'autre ne s'en rende pas compte qu'on sort; même si à la Part-Dieu, on sort dedans.

9. Parures vestimentaires

D'étranges pèlerins en uniforme arpentent régulièrement deux espaces de la ville et y construisent leurs rites. Les jeunes garçons sont relativement indifférenciés dans leurs costumes, ils ont leur uniforme : baskets, pantalon de sport, tee-shirts de sports, éventuellement casquette Lacoste ou autre, baladeur accroché aux oreilles. Les spécialistes diraient qu'on est plus dans le style hip-hop que le style baggy (avec jeans et tee-shirts très larges). Les filles sont au contraire très différenciées. Ou plutôt, les jeunes filles jusqu'à 12-14 ans sont souvent habillées comme les garçons, basket, survêtement, voire casquettes. Ensuite, changement radical, il est très rare de voir une fille plus âgée en survêtement dans ces deux espaces. Plus, tout trait de masculinisation peut y être dénoncé par les autres. Les filles même les plus jeunes ne donnent jamais le même sentiment d'indifférenciation, elles sont fortement différenciées... sauf pour les rares qui s'habillent et qui parlent comme les garçons, baskets et pantalons de survêtement...

25/05/01 : Rue de la République. Un groupe de jeunes filles. L'une à la voix rauque parle fort. Une autre immédiatement se moque d'elle : "non mais tu as vu comment tu parles."

Le corps se transforme en corps apparence où les garçons présentent une forte identité vestimentaire, une uniformisation des tenues alors mêmes que les filles sont dans la différenciation. Cette mise en scène des apparences corporelles constitue une sorte de nouveau capital : le capital apparence.⁵⁵ Celui-ci est d'autant moins neutre ici qu'il est socialement déterminé et parfois inversé suivant les positions sociales.

24/05/01 : Rue de la République et place des Terreaux. Manifestation de ravers place des Terreaux. Deux cents à trois cents personnes autour d'une sono et d'une banderole : "L'Etat tue les rassemblements". Les ravers sont pour la plupart en tenue militaire détournée, bouffante, voire débraillée avec une quasi indifférenciation des tenues vestimentaires entre filles et garçons. Quasiment pas un jeune issu de l'immigration parmi eux. Lorsqu'un jeune garçon raver avec une tenue volontairement clochardisée mendiera un peu de monnaie à un autre jeune d'origine maghrébine en survêtement immaculé, ce dernier le regardera avec les yeux d'une totale incompréhension avant de lui refuser le don.

Le renversement des attitudes vestimentaires vaut aussi renversement du stigmat. Il s'agit là de différencier le rassemblement des ravers qui présentent des tenues vestimentaires des filles et des garçons très ressemblantes des jeunes issus de l'immigration qui présentent des tenues vestimentaires très dissemblables. On retrouve là, à travers les modes du vêtir, les différences identitaires propres entre les jeunes de milieux populaires et les autres milieux sociaux. Pascal Duret⁵⁶ en pointe bien les

⁵⁵ Cf Le Breton D., "La sociologie du corps", Paris, P.U.F., 1992, p 98.

⁵⁶ Cf "Les jeunes et l'identité masculine", Paris, P.U.F., 1999, p 159.

Jean-Marc BERTHET

"Lyon, la banlieue et leur centre"

écarts. Du côté des classes populaires, les différences de genre seraient accrues pour conforter un rapport d'inégalité entre sexes. Du côté des autres classes sociales, la construction d'un monde des égaux aboutirait à un gommage des identités sexuelles. D'un côté, c'est le rapport à l'autre sexe qui deviendrait problématique. De l'autre côté, c'est le rapport à la différenciation qui serait un problème. D'un côté, la survalorisation, via la virilité de l'identité masculine rejaillirait sur l'univers féminin. De l'autre, cette identité masculine se dissoudrait au profit de sa féminisation.

Ce n'est pas seulement l'enjeu de ce travail que d'insister sur ces oppositions, en particulier sur la masculinisation des valeurs féminines des jeunes des cités. Cependant, il semble qu'à travers ces deux espaces observés se donne à voir justement une reconfiguration des univers féminin et masculin pour les jeunes de quartier, de nouvelles négociations et arrangements qui permettent à chacun de ces deux univers de se transformer.⁵⁷

28/04/01 : Rue de la République. Plusieurs jeunes parlent arabes dans la rue, simulent la violence, l'un détourne sa tête la protège avec sa main, tandis qu'un second lui frappe la main en faisant claquer bien fort, l'autre criant de façon à hurler et à ce qu'on les entendent du coup les autres autour d'eux du même groupe sourient un peu gênés quand même.

La mise en scène d'une virilité masculine si elle affleure parfois reste cependant rare. C'est principalement au moment des rencontres verbalisées entre filles et garçons qu'elle rejaillit, nous y reviendrons.

Les jeux du visible

Les tenues vestimentaires tout comme les parures qui les accompagnent dans la manière dont elles sont portées ou détournées signifient fortement aux autres les stratégies de distinction. Deux exemples ici pour en témoigner. Porter un pantalon de survêtement légèrement remonté au dessus du genou alors que l'autre jambe reste cachée indique bien combien tout fait signe et comment justement ces signes soit se banalisent et s'usent à force d'insignifiance soit en engendrent de nouveaux par effet de différenciation ou de volonté d'affiliation à des références venues d'ailleurs. Ce sont majoritairement les garçons qui développent ces stratégies de retournement. Rares sont les filles à le suivre et les imiter. Lorsqu'elles s'y tentent, elles rajoutent cet élément de décor à une panoplie qui n'est déjà pas anodine. La pose alors et la manière de traverser l'espace de manière souveraine en dit long sur ce qui est donné à paraître.

Les lunettes de soleil, en particulier pour les garçons, sont aussi emblématiques ici. Les lunettes de soleil permettent de voir sans être vu lorsque les verres en sont noirs ou

⁵⁷ Je pense ici, en particulier, aux stratégies de relookage souvent évoquées par des jeunes dans le cadre d'autres travaux. Ainsi cet extrait d'entretien parmi d'autres... : "J'en ai connu des copines qui dès qu'on revenait au quartier se débarbouillaient vite fait pour pas que les frères voient qu'elles s'étaient maquillées. Ou même quand on se baladait en ville, elles étaient angoissées des fois qu'elles voient quelqu'un de la famille. (fille, 23 ans).

fumés. La mode des lunettes de soleil d'aujourd'hui telle qu'elle s'affiche chez les jeunes pratiquant ces espaces nous donne à voir des lunettes qui permettent de voir en étant vu, elles ne sont plus noires mais bien translucides et de couleurs variées (bleu, rouge, jaune) ... Du coup, ces nouvelles lunettes permettent de voir tout en donnant à voir un nouveau regard coloré par le verre translucide. Mieux encore, on porte ses lunettes de soleil légèrement remontées sur le front de manière à voir et être vu par en dessous. On les porte aussi légèrement tombées sur le nez de manière à voir et être vu par en dessus...

Mais le détournement le plus complet de la mode des lunettes de soleil reste bien celui de porter les lunettes à l'envers. Tenues par les oreilles, elles tombent sur la nuque. L'objet devient alors totalement inutile, le détournement qu'il subit s'est totalement épuisé, les lunettes regardent par derrière, prothésant un peu plus l'individu dans l'espace, lui donnant l'illusion du contrôle total de l'espace, une capacité de vision dans le dos... Les lunettes sur le nez exemple typique où la représentation prime sur la stricte utilité jusqu'à la caricature... Sauf que cette caricature, c'est dans ces espaces qu'on peut aussi l'apprendre ; ce qui se donne à voir se donne à prendre, répéter, imiter, transformer, détourner... C'est aussi dans ces espaces que l'on peut s'y essayer sans se faire immédiatement vanner par ses pairs.

10. Postures

Il y a, à ce stade des observations, un paradoxe dans les conduites que tiennent ces jeunes dans les deux espaces comparés. L'espace le plus contrôlé (la Part-Dieu) est aussi celui où les attitudes relatives au jeu sont les plus importantes. L'espace le moins contrôlé (la rue de la République) est celui où les rôles endossés par les jeunes sont les plus sérieux. Les contextes ludiques repérés rue de la République sont ceux liés aux modes de circulation, soit en voiture, soit en scooter.

Jeu

23/05/01 : Des jeunes en scooter qui s'amuse à faire des roues arrière sans casque comme souvent entre la place de la République et les Cordeliers...

12/06/01 : Part-Dieu un jeune discute avec un médiateur ont l'air de se connaître...Je suis un groupe de jeunes, ils prennent le plus de place possible dans les allées... Go Sport direct le sous-sol, vont essayer les trottinettes s'amuse à se fouetter, vont ensuite du côté des vélos, s'amuse avec les sonnettes rigolent et parlent fort à l'intérieur du rayon, à l'extérieur quand ils reviennent dans les allées centrales, redressent le col du polo ou de la veste et s'enfoncent les oreilles dans les épaules, silencieux, l'air de rien mais l'air méchant, que l'on ne vienne pas les embêter, ils n'y sont pour rien, ils ne sont pas responsables du bruit occasionné ! ...

Passage du ludique au sérieux dès que l'ordre se trouve contrevenu ou plutôt l'idée que l'on a du bon ordre. Le passage du ludique au sérieux entraîne aussitôt la décomposition du groupe et l'isolement, le repli sur soi pour parer la riposte éventuelle et disculper le groupe de ses agissements.

Un mercredi 14 h 15 : Part-Dieu. sortie et entrée du métro, 15 personnes TCL contrôlent mettent les jeunes dans la guérite à 10 mètres du poste de police pour contrôler les identités, à 25 mètres de là, trois jeunes tranquilles observent la situation, l'un d'entre eux roule un deux feuilles...

25/04/01 : Part-Dieu. 3 petits 12 ans qui prennent un malin plaisir à lancer des bouts de papiers sur les passants de l'étage en dessous puis rentrent dans une parfumerie...

Grandeur

On peut dire de ces deux lieux que ce sont aussi des points de navigation dans la ville qui impliquent des formes de grandeur.

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

Ainsi une jeune fille au téléphone. « Là, je suis vers la rue de Bellecour. - ... - Vers Bellecour, la rue où tout le monde marche, tu vois bien... »

06/06/01: Deux jeunes filles : " on est grandes maintenant, on a réussi à venir jusqu'à Bellecour toutes seules."

Un lieu d'expérience implique une forme de grandeur. Que ce soit Bellecour, la rue de la République ou encore la Part-Dieu, accéder à ces espaces participe d'une forme de grandeur urbaine qui implique avec elle une somme d'acquisitions de nouvelles compétences dont l'utilisation du métro n'est pas la moindre. Il n'est qu'à observer comment dans ce même métro, les plus jeunes fixent longuement les panneaux indicateurs des arrêts, comment ils doutent toujours entre eux et s'inquiètent mutuellement : "tu es sûr qu'on est dans la bonne direction là ?". Corentin Aubry⁵⁸ dans un travail récent sur les usages et fréquentations des espaces publics de Vaulx-en-Velin auprès des préadolescents, soit des jeunes de 8-10 ans à 13 ans avait remarqué combien la fréquentation de la Part-Dieu revient souvent dans les conversations de ces jeunes, ce qui peut aussi être analysé comme une forme de grandeur... Un enquêteur questionne des jeunes sur les pratiques et les usages qu'il font des espaces publics de leur quartier, ils renvoient l'enquêteur à d'autres références symboliques. Jeux du centre et de la périphérie...

Groupe

Le poids du groupe est un élément fort dans les pratiques urbaines des jeunes comme l'explique Rachid, 30 ans :

19/05/01 : " Tu ne sors pas tout seul acheter un jean en ville, t'y vas au moins à 3 ou 4, c'est la meute, tu rentres dans le magasin il suffit qu'une autre bande arrive, le magasin est déjà plein... Je connais un commerçant qui a changé d'activité à cause de ça, il ne vend plus aux jeunes. A l'école, c'est la même bande, tu fais des sorties avec la maison de quartier, c'est la même bande, tu pars en vacances, c'est encore la même bande alors avant que tu sortes tout seul..., Moi, je me souviens quand on allait jouer au foot à côté de chez moi, même pour aller chercher le ballon chez le voisin, on y allait pas tout seul, on disait toujours à un autre, non mais viens avec moi..."

De manière générale, la taille des groupes est très évolutive mais elle varie principalement en fonction de l'âge. plus on monte en âge, plus la taille des groupes diminue. Ainsi, il n'est pas rare de voir des groupes de 8 à 10 jeunes de garçons dans les 14-16 ans. Au delà, on passe plutôt à 3-4 personnes qui pourront monter à 10 lors de nouvelles rencontres mais qui se restabiliseront ultérieurement au petit nombre initial.

⁵⁸ Mémoire de fin d'étude ENTPE, 2000.

Les filles, par contre sont le plus souvent, quel que soit l'âge plutôt en petits groupe de 3 à 5 personnes.

Il y a une difficulté à circuler en groupe, à caler la vitesse de la marche sur celle des autres. Celle-ci est résolue partiellement en avançant par exemple, rue de la République, tout le long de la rue sans se parler sans regarder les vitrines, aux mêmes rythmes lents pour enfin s'arrêter et discuter vers les Terreaux. Les groupes sont fluides, ils peuvent devenir plus compacts lors de rencontres avec d'autres jeunes mais ils ne perdent jamais leur taille initiale. Il n'y a que rarement une décomposition d'un groupe de jeunes qui pourrait se retrouver ultérieurement. Alors même que pour les familles qui circulent dans ces espaces, se met en place régulièrement un calage des parcours des uns et des autres où le téléphone portable joue un rôle non négligeable.

06/07/02.: Une famille constituée d'un couple et de deux enfants de 14-16 ans, un garçon et une fille. La mère dit au père : « je pars avec elle, elle veut voir des chaussures. Le plus simple, c'est qu'on s'appelle pour se retrouver. »

Est-il besoin de préciser que les groupes sont rarement mixtes dans leurs déambulations de ces espaces. Ainsi, les seuls moments de mixité sont les moments de rencontres, d'interconnaissance ou de drague, ce qui renvoie aux sanctuaires de la pause. A partir du moment où l'on rencontre un groupe de jeunes mixte dans ces espaces, on peut parier qu'ils vont aller au cinéma et qu'ils sont déjà socialement différenciés, plus classes moyennes que classes populaires. De fait, ils ne vont que très peu pratiquer ces espaces, seulement faire la queue en attendant le début du film et repartir vers d'autres lieux de la ville.

11. Parcours

Alors que la profondeur de la rue de la République impose une circulation obligée dans un sens ou dans l'autre mais toujours tout droit, la Part-Dieu favorise plus de souplesse dans les parcours même si ceux-ci ne sont jamais vraiment hasardeux mais ils tiennent beaucoup plus compte des échanges possibles entre les niveaux du centre commercial, des possibilités de rencontre ou de halte pour saluer d'autres personnes.

23/06/01 : Rue de la République. Quand les jeunes sortent du métro, c'est le plus lentement possible, ils regardent bien partout à gauche à droite, des fois qu'ils connaîtraient quelqu'un devant, la tête haute, la démarche tranquille, les seigneurs de la ville. J'ai suivi trois jeunes 15 ans 16 ans à partir de la station de métro de la Part-Dieu jusqu'à Bellecour puis le long de la rue de la République. Deux avaient un baladeur. Ils sont allés lentement presque jusqu'aux Terreaux pour s'asseoir avant de trouver un banc, des copains et discuter. En y allant, ils marchaient en ligne, se parlaient à peine, ne regardaient pas les vitrines, éventuellement quelques passants celui sans walkman a détourné la tête au bruit d'une alarme de magasin. Seul instant où le tumulte de la rue l'a troublé.

La différence entre les deux espaces tient principalement au dispositif scénique qui les sous-tend. Rue de la République, le dispositif incite à la circulation et oblige des parcours rectilignes. A la Part-Dieu, les parcours sont beaucoup plus aléatoires même s'ils ne sont pas totalement hasardeux.

Un élément important des parcours des jeunes dans ces espaces tient aux limites qu'ils dessinent. On vient pour rechercher des limites et en particulier les limites de la ville...

Le jour de l'aïd, il y avait beaucoup de rumeurs de foules, de jeunes qui jouent au foot dans la rue de la ré...ils finissent au bas des pentes à bouffer des chiches kebab chez les turcs ou encore sont assis sur la fontaine ou sur les marches de l'hôtel de ville côté terreaux... certains essaient leurs trottinettes avec leurs pères aux Terreaux...

Ainsi, rue de la République, il est exceptionnel que les jeunes dérogent au parcours de la rue elle-même. La rue Edouard Herriot ne fait pas partie du parcours type alors même qu'elle est tout aussi commerçante. Le seul moment où les jeunes vont rue Edouard Herriot, c'est pour faire un détour dans le magasin Lacoste qui y est situé. C'est aussi un des rares magasins qui fassent entrer les personnes au compte-gouttes lors des soldes. Les vigiles surveillent l'entrée, les clients patientent à l'extérieur en attendant que d'autres clients sortent du magasin. De la même manière à la Part-Dieu, en sortant du métro, alors même qu'il peut être plus rapide de sortir par le côté gare SNCF, les personnes sortent par le centre commercial pour y déambuler et voir quelques vitrines.

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

05/03/01 : lundi matin, Part-Dieu, peu de monde, du passage, peu de stationnement si ce n'est quelques chibanis, une dizaine à la rotonde du haut. J'ai suivi sans le faire exprès trois personnes un jeune couple plus une autre jeune femme maghrébine. Ils sont sortis à la Part-Dieu au centre commercial pour traverser tout le centre et sortir vivier merle pour partir vers les Brotteaux alors qu'il aurait été plus simple de sortir côté gare SNCF, vu leur parcours.

04/07/01 : Rue de la République. Ai suivi un groupe de jeunes dans la rue. A un moment, ils sortent rapidement de la rue par une rue perpendiculaire. Ils allaient voir la devanture du magasin Lacoste...

06/03/01 : Rue de la République. 8 13/15 ans sortent du métro, montent au premier étage, redescendent, passent devant le magasin Cardin pour voir les vêtements Lacoste et partent ensuite s'engouffrer dans le Carrefour...

Le magasin Carrefour à la Part-Dieu est un fixateur important des parcours. Les jeunes peuvent y faire trois haltes successives en moins d'une heure. Y entrer, en sortir, faire un tour dans le reste du centre commercial, revenir à Carrefour, narguer les vigiles qui surveillent l'entrée, en ressortir, refaire un tour, y entrer une troisième fois pour enfin sortir avec quelques achats alimentaires...

12. Sanctuaires

30/06/01 : un stagiaire à la COURLY 25-27 ans, habite près de la rue de la Ré fait tout pour l'éviter ne pas traverser ou alors le fait en courant, "c'est banlieue ou rurbain mais pas hyperurbain. Vers l'Opéra le soir c'est un peu chaud... Ce qui est marrant c'est que ces jeunes ils soient rue de la république et jamais dans les rues bourgeoises à côté...Deux mondes se côtoient à 50 mètres de distance...mais qui ne se croisent pas..."

Les sanctuaires de la consommation

Foot Locker et Courir les magasins d'articles de sports et de chaussures de sport sont deux exemples de ces sanctuaires de la consommation. Ils sont relativement simples à repérer et rendus lisibles par la masse impressionnante de personnels tous habillés de la même façon qui naviguent et papillonnent dans le magasin : au moins une dizaine de personnes. Ces sanctuaires de la consommation sont aussi les lieux d'atroupement les plus importants à l'entrée des magasins, là encore bien souvent plus d'une dizaine de personnes à attendre des amis en train de regarder dans le magasin ou d'autres à qui ils ont donné rendez-vous ici. Les sanctuaires de la consommation n'impliquent pas l'achat loin s'en faut. Les jeunes viennent voir les prix, les nouveautés, comparer, entrent et sortent rapidement du magasin, flânent peu dans les magasins, les connaissent bien et vont droit à l'objet recherché.

20/10/01 : Deux jeunes filles à la Part-Dieu dans le magasin Décathlon devant les baskets. "Elles sont à 475 francs au lieu de 595." - "oui, mais c'est pas des Airbag ! Je te l'ai dit, t'en trouveras sur le marché moins cher..."

Les sanctuaires de la consommation ont un intérêt : ils recomposent différemment la configuration des groupes : jeu du groupe et de l'individu. En particulier à la Part-Dieu, les jeunes ne rentrent pas en groupe dans n'importe quels magasins. Lorsqu'il s'agit des grandes enseignes ou de magasins de sports, l'entrée se fait en groupe, lorsqu'il s'agit de boutiques et que l'un des membres du groupe souhaite regarder quelque chose, les autres attendent à l'extérieur. Quand il s'agit d'une parfumerie, le groupe se décompose. Chacun de ses membres va aller essayer un parfum à tour de rôle.

24/10/01 : 4 jeunes accoudés aux barrières devant une parfumerie à 20 mètres. Ils vont rentrer dans le magasin à tour de rôle pour aller se parfumer chacun leur tour avant de repartir pour la suite du parcours.

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

Les sanctuaires du jeu

Ce sont les magasins où justement les personnels exercent le moins de surveillance. Go Sport ou Décathlon à la Part-Dieu sont de ce point de vue là des magasins emblématiques. On va y voir les vélos, les chaussures, les clubs de golf, les tenues d'équitation, ... On touche, on joue avec les objets, on simule des batailles, on compare, on critique, on se moque ou on admire.

Il y a aussi les sanctuaires de la danse urbaine. Les parterres de l'Opéra déjà beaucoup décrits sont ici emblématiques et attirent mercredi et samedi des dizaines de jeunes spectateurs ou danseurs ou encore les deux à la fois.

Les sanctuaires de la pause

Les bancs à proximité de l'Opéra, dans la troisième partie de la rue de la République servent de fin de parcours pour les jeunes après qu'ils ont remonté toute la rue souvent en silence. Ce sont les espaces où l'on prend des pauses bavardes après les mutiques poses. Les sanctuaires de la pause prennent place entre les parcours et les rencontres. L'espace disponible à ces pauses est plutôt faible rue de la République. Les bancs qui jonchent le long de la rue sont souvent occupés, ce n'est que sur la troisième partie du parcours qu'on peut espérer y trouver de la place. A la Part-Dieu, par contre, le sanctuaire de la pause est beaucoup plus facilement accessible.

Entre une des huit sorties de la Part-Dieu (la sortie de l'esplanade) et la tour du crédit Lyonnais prend place une vaste esplanade qui sert de pause au tumulte de la Part-Dieu. Pause cigarettes, pause déjeuner, pause discussion, pause drague, pause jeu, nombreuses sont les possibilités. A un moment ou un autre des parcours des jeunes, cette esplanade fait partie du parcours

03/10/01 : Part-Dieu. Deux jeunes rentrent dans le centre par la porte de l'esplanade. Un rencontre une jeune fille accompagnée d'une amie. Les deux se saluent, les deux autres restent à l'écart. Le jeune garçon présente son ami à la jeune fille. Brève discussion. La jeune fille présente son amie aux deux garçons. Bref échange. Ils ressortent du centre par l'esplanade pour aller s'asseoir et discuter. Je reverrais les jeunes filles 20 minutes après qui s'engouffreront dans la bibliothèque.

13. Rencontres

Ces espaces donnent à voir des farandoles de groupes qui se décomposent, se recomposent se séparent, se retrouvent, pris dans les jeux des garçons et des filles, socialité en mouvement...

Le poids de l'interconnaissance

Les lieux observés sont des lieux du maintien de soi, de la mise à distance des tutelles familiales et territoriales où les corps à corps dans l'espace du centre de la ville obligent les regards à regards..."Dans la modernité, la seule épaisseur de l'autre est souvent celle de son regard : ce qui reste quand les relations sociales se font plus distantes, plus mesurées."⁵⁹

Maquillage, corsages, pantalons moulants, chaussures de sports hautes, panoplie de la mise en visibilité féminine qui participe de la construction de soi, dans le regard des autres...Maîtrise des impressions, une jeune fille se moque ouvertement de son amie qui rit trop fort, trop grave dans l'espace. Etre là mais ne pas en faire trop non plus, apprendre à trouver l'écart juste chaque fois... Parfois bégayer entre anonymat et interconnaissance. On vient pour s'exposer : pour voir, être vu, rencontrer des rencontres, mais aussi se perdre ou se cacher dans la foule ou encore se mettre à distance des connus qu'on ne veut pas voir.

28/04/01 : 2 jeunes sortent de l'escalator et se mettent à l'écart du reste de la foule. L'un dit au second : "laisse passer la femme là". Ils s'écartent. "Pourquoi ?" dit le second. "C'est la principale du collègue".

Les lieux de l'anonymat, de l'indifférence courtoise, de l'anémité, de l'inattention civile ne sont pas que des lieux de l'anonymat et en particulier pour les jeunes des quartiers qui y retrouvent, plus que les autres passants, d'autres personnes connues,

"Tu es toujours à Vénissieux ?" - "Oui toujours". Brièveté des échanges...

La force de l'interconnaissance - celle que mesure par exemple David Lepoutre⁶⁰ où les jeunes qu'il côtoie connaissent plus d'un millier de personnes de leur cité rejaillit dans les espaces du centre qui sont moins des lieux de l'anonymat pour ces jeunes que de recherche éventuelle d'anonymat. On peut ainsi dégager trois premiers niveaux d'interconnaissance qui se donnent à voir dans ces espaces. D'abord il y a celui de la parenté ou les proximités quasi familiales que marquent par exemple les 4 bises entre garçons lorsqu'ils se rencontrent alors que lorsqu'ils rencontrent des jeunes filles connues, ils restent à deux bises.

⁵⁹ Le Breton D., opus déjà cité, p 99.

⁶⁰ « Cœur de banlieue », Paris, Odile Jacob, 1997.

Le deuxième type renverrait au groupe de pairs : les amis ceux qu'on croise vite pour leur dire bonjour et poursuivre son chemin.

23/05/01 : Deux groupes de filles se rencontrent rue de la République et feignent de s'étonner : "oh non, pas elles...!!" Elles s'embrassent rapidement et repartent de leurs côtés, elles ne sont pas venues pour croiser des amies qu'elles voient tous les jours ailleurs quand même...

17/03/01 : Rencontre de deux jeunes. "Tu prends le car à 6 heures 20 ce soir ? - ouais - moi aussi. A plus". Echange, brève rencontre, retour dans la foule.

Troisième type, ce serait celui des connus de vue que les deux lieux permettent de rencontrer : ceux-là vont alors donner lieu à des rencontres moins brèves.

La drague

« A Lyon, quand il fait beau c'est Bellecour, quand il pleut, c'est Part-Dieu. Pourquoi on va en ville ? Mais pour se faire draguer ! On connaît tout le monde ici. Si vous sortez avec quelqu'un dans le quartier, ça va trop parler dans le quartier, c'est pas la peine. Alors on va à Bellecour pour tuer le temps. Mais pour y aller, il faut au moins trente balles. Si tu veux faire un ciné plus le quick c'est déjà cent balles. Donc, quand vous allez en ville, c'est déjà que vous avez un petit minimum. Sinon, tu restes au quartier. Mais c'est balourd. (jeune fille, 17 ans)

L'une des principales activités qui permet aussi les rencontres dans ces espaces est celle de la drague et de son économie.

13/02/01: 4 jeunes 17-18 ans dans l'escalator à la Part-Dieu. Ils voient une jeune fille blonde, seule à l'étage en dessous. Ils la regardent et l'un dit : "non, mais elle seule là.... - Rêve pas, elle attend quelqu'un..." Ils redescendent l'escalator, un va la brancher, celui qui a parlé le premier et l'a vu le premier. Les trois autres restent à l'écart, à attendre, à jeter discrètement des coups d'œil puis ils reprennent l'escalator à la recherche d'autres aventures : "elle avait un cul" dit celui qui l'a abordé...

A la Part-Dieu, l'escalator sert de fixateur du regard, pendant qu'on monte ou descend, on peut regarder tout à loisir, alors que dans une circulation piétonne classique, en définitive, on évite toujours quelqu'un, quelque chose, du coup, l'escalator, les jeunes y voient, ils redescendent et remontent après avoir vu, en plus, il permet d'élargir le champ de vision car il favorise en souplesse le passage de niveaux à d'autres...

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

Les étages ca permet de jouer, de s'interpeller, du bas en haut, de hurler puis de se reculer pour ne pas être vu... Il peut arriver parfois qu'une fleur nouvellement plantée dans les bacs arrive sur l'allée d'en bas jetée par un passant. Tout le monde regarde en haut pour voir d'où vient le coup, les personnes qui pensent être visées s'insurgent, le reste des passants essaie de comprendre la situation et finit par passer son chemin...

Les deux espaces étudiés présentent une caractéristique forte : les jeunes filles ne peuvent y être isolées. Leur isolement induit les rencontres avec les groupes de garçons. Assise seule sur un banc rue de la République, passante isolée dans la foule, jeune fille attendant seule dans un coin à la Part-Dieu, elles seront très rapidement abordées par les groupes de jeunes. La question de la Rue de la République comme lieu de rencontre entre filles et garçons, rue que l'on monte et que l'on descend en s'observant mutuellement n'est pas nouvelle sur Lyon. Les plus anciens se souviennent de ces jeux dans les années 1950 ou 1960. Les modes opératoires des rencontres et les échanges verbaux qui s'y jouent ont par contre eux sans doute changé.

23/06/01 : 3 jeunes de 15/16 ans abordent deux filles du même âge. L'un des garçons dit : "T'as bien un n° de téléphone quand même non, ou de portable ?" - "Non, tu m'emmerdes" répond une jeune fille. Elles partent. "oh, je te pine moi, t'es moche comme mes couilles..." dit le garçon. Eclats de rire des garçons, elles se retournent vers eux et rient aussi en continuant leur chemin.

Le marquage collectif de l'espace qu'impriment les garçons rejaillit sur les relations aux filles. Celles-ci sont toujours prises entre de multiples injonctions qui ne sont que des épreuves urbaines sexuées qu'elles apprennent à négocier pour que ces rencontres informelles se finissent bien même si elles sont parfois verbalement violentes. Inversement, les rencontres que les garçons testent individuellement sont souvent pour eux des épreuves que leur imposent les jeunes filles regroupées.

28/04/01 : Devant le magasin Courir à la Part-Dieu, la drague, un jeune devant trois filles, lui est très sérieux et très intimidé, il essaie de les aborder, elles rient et se moquent de lui. Il fait deux pas en arrière dépité puis un pas en avant pour essayer à nouveau... Elles continuent à se moquer de lui... Il part rejoindre son groupe de comparses.

13/04/01 : Un groupe de 5,6 jeunes rue de la République croisant deux filles. 10 heures du soir un vendredi. "Salut, ça va ?" Pas de réponse. "Ce sont des vaches, elles sont tout le temps là, je les ai déjà vues vendredi dernier, la tête de ma mère..."

Mars 2001 : Part-Dieu. 4 jeunes jouent au foot avec un papier froissé devant un magasin féminin, ont alpagué un couple et les embêtent, la

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

filles rit, le garçon s'énerve, elle l'embrasse, lui : " ils m'énervent ces petits merdeux, ..." Les 4 jeunes passent devant Courir avec les trois filles qu'ils attendaient, devant un autre magasin, elles rentrent; ils attendent dehors, font les cons devant le magasin, l'un tenait l'une qui avait une tête de plus que lui... par l'épaule, elles ont 15 ans (3 blanches et blondes eux 4 rient beaucoup).

Bellecour, qui est le nom de la place mais aussi de la station de métro fait de suite sens comme identificateur des rencontres des filles et des garçons.

*28/04/01 : 3 filles 15/16 ans dans le métro entre Hôtel de Ville et Bellecour. L'une d'entre elles est au téléphone : " je vais à Bellecour" A ton avis (de l'air de dire quelle question bête...)
Je vais me balader (sous-entendu draguer)
La deuxième jeune fille : " mais combien t'en as de mecs, tu as lui, son frère et son copain, moi, je te plains...
- "Mais lui je l'ai juste embrassé et l'autre même pas".*

10/02/01 : Un jeune Maghrébin, 24-25 ans tire doucement les cheveux d'une jeune fille blonde devant lui à la Part-Dieu... Elle se retourne sans rien dire. Le collègue du jeune lui dit : "il adore toucher les femmes, c'est son point faible." Le premier continue à la regarder alors même que le second lui hurle : "bon alors tu m'écoutes ou quoi ?"

La majorité des conversations glanées dans ces espaces tournent autour du travail et des stages en entreprise pour les lycéens et étudiants, des liens homme-femme et des questions de scolarité, de Loft Story, ce qui fait la quotidienneté des jeunes...

12/06/01 : Un groupe de filles, l'une voilée en blanc dit : " cet été, je pourrais faire mon stage à Sfax, mais je préfère quand même le faire ici."

29/05/02 : Une jeune fille 15-16 ans : "Oualah, le type de Loft Story, c'est un Tunisien, je le savais même pas..."

14. Les limites de l'ordre public :

S'il est une limite fréquemment approchée par les jeunes dans ces espaces, c'est bien celle de l'ordre public et de ses gestionnaires. Ainsi celle-ci observée le 5 mars 2001, jour de la fête de l'Aïd rue de la République :

Je vois à une quinzaine de mètres une altercation avec la police municipale représentée par deux jeunes femmes et un jeune (une vingtaine d'année) qui vient en défendre un second que la police verbaliserait pour vente illégale d'affiches sur la voie publique. Entre le jeune et une des deux femmes, le ton monte, le jeune est très proche de l'agent de police : "tu leur bouffe la baraque le jour de l'Aïd... Pourquoi tu fais ça ?". Il se rapproche un peu plus, Autour d'eux une vingtaine de très jeunes adolescents (12/13 ans). C'est le jour de l'Aïd, la rue est à eux d'une certaine façon. En tout cas, les jeunes et les très jeunes sont bien plus nombreux que d'habitude à être rue de la République. La femme, agent de police répond au jeune "tu veux me taper, c'est ça ? Hé bien vas-y !" Un second jeune vient tirer l'autre de l'altercation, calmer le jobard quoi... Sur le coup, moi comme les autres qui y avons assisté, n'avons jamais cru que cela pouvait dégénérer. Personne n'est intervenu. Personnellement, il y a pourtant eu un moment où les deux protagonistes étaient très proches l'un de l'autre, je ne suis pas intervenu, persuadé (à tort ou à raison ?) qu'il n'allait rien se passer. Les jeunes adolescents qui les entouraient n'ont pas bougé non plus. Ils semblaient plutôt fascinés par le spectacle qui se déroulait sous leurs yeux à un mètre d'eux... Tout a été très vite et le temps que je sois proche des lieux, que je parcoure les quinze mètres, l'événement était fini... Les deux jeunes partaient, les autres se rassemblaient autour du vendeur qui souriait serein.

Une telle scène me paraît à tout point de vue inimaginable à la Part-Dieu. Le sens de mon travail est bien quelque part autour de cet inimaginable... Ici, il s'agit d'un événement, et la fascination presque réjouie des gamins devant ce spectacle était là pour dire que cet accident urbain dans la rue était bien la raison de leur présence. Une telle scènette est aussi typique de l'expérience urbaine comme serendipity "flair, fait de découvrir quelque chose par hasard alors qu'on en cherchait une autre".⁶¹ Et si cette scènette m'a autant frappé c'est que dans le regard des jeunes (des très jeunes) même amassés là autour des protagonistes, il y avait, me semble-t-il cette satisfaction là, d'être présent à cette scène là, de ne pas être venu pour rien, d'avoir quelque chose à raconter pour plus tard.

Et du coup, on se dit que les désordres publics sont de fantastiques ressorts des récits urbains et on se dit aussi que ces scènettes là ne servent qu'à cela, en définitive, à produire de nouveaux récits urbains et à en réalimenter la matière. Et j'ai moi-même été

⁶¹ Hannerz U., « Explorer la ville », Paris, Minit, 1983.

fasciné par la fascination des jeunes devant cette scénette... Si je ne suis pas intervenu, pas plus que tous les passants de la rue, c'est aussi car cette scène était un cadre que j'observais, le début d'un jeu de miroirs qui permettent des réfractions à l'infini, jeu de miroirs que ces espaces permettent... Ce sont des espaces qui permettent ces emboîtements de cadres... Je regarde des personnes qui en regardent d'autres qui en regardent encore d'autres... Et ainsi de suite. Vertige des regards.

05/03/01 : 4/5 jeunes suivis par 3 personnes de la sécurité, dirigés vers la sortie de secours du magasin...

12/04/01 : Part-Dieu Trois jeunes une vingtaine d'année un garçon teint mat, deux filles blondes. En voyant les CRS le garçon dit : "ah ils sont là eux...". "mais il y en a de bien tu sais quand même" lui répond une des deux filles, "s'il y en a 15 de bien par région, c'est beau" - " tu dis ça parce que tu es noir et que tu ressembles à un arabe"...

C'est à la Part-Dieu que le travail de régulation de l'ordre public est le plus important, cette régulation est à la fois fragile car toujours recommencée et en même temps constante, répétitive. Elle prend trois formes différentes qui renvoient à trois types de régulateurs de ces espaces. Première forme déjà évoquée, celle des nombreux vigiles ou personnels à l'intérieur ou à l'entrée des magasins.

21/03/01 : 3 jeunes alpagués à la sortie de la Fnac à la Part-Dieu, immédiatement, un surveillant de la FNAC se met devant eux pour les empêcher de passer, un derrière eux pour les diriger vers une porte derrière l'entrée., un troisième reste à faire la surveillance... et après on raconte, on embellit, un jeune sorti de la Fnac raconte ensuite son altercation à sa copine alors je lui ai dit au vigile, tu vois...

La deuxième forme, c'est celle des vigiles qui sont toujours au nombre d'une dizaine à l'intérieur du centre, ils sont habillés de manière similaire, pull rouge avec imprimé dessus sécurité, pantalon bleu marine, rangers et talkie-walkie. Leur tenue va d'ailleurs changer entre les deux périodes d'observations. Ils sont aujourd'hui en uniforme plus banalisé : pantalon bleu marine, chemise blanche et badge indiquant leur fonction... Les altercations entre ces vigiles et les jeunes sont fréquentes. Les vigiles régulent principalement les formes les plus visibles et surtout audibles de comportements qu'ils estiment répréhensibles : sifflets d'interpellation entre jeunes d'étages à étages, bousculades, voix qui portent trop fort, bref tout ce qui à priori peut nuire au centre comme espace maternant et confortable. Les jeunes des quartiers périphériques ne sont pas interdits dans le centre commercial mais tous leurs gestes sont épiés, contrôlés, les garçons étant les principaux visés. Il faut nuancer cependant ces formes de contrôle. D'une part, elles restent circonscrites au champ de vision des vigiles qui même s'ils sont régulièrement une dizaine dans le centre ne peuvent couvrir tous l'espace du centre. D'autre part, ces modes de régulation ou de contrôle n'empêchent pas d'autres types d'échanges entre jeunes et vigiles qui peuvent très bien se connaître, être issus des mêmes quartiers et donc se saluer fréquemment.

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

Cependant dans leurs interpellations des jeunes autour de leurs comportements et non pas des problèmes qu'ils pourraient directement causer aux autres clients, les offres ou les sommations de réparation restent souvent sans réponses, exaspérant un peu plus les vigiles qui concluent souvent ces échanges par des dénégations fatiguées de la tête comme si décidément, il n'y avait rien à tirer des civilités de ces jeunes...

24/10/01 : Deux jeunes se sont fait interpellé par un vigile : "tu ne peux pas faire attention à ne pas bousculer les personnes ?" - "qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? t'es de la police ? " - "je suis pas de la police, je vous demande de pas bousculer les gens ici, c'est tout." Personnellement, je n'ai pas vu de bousculade et il se trouve que deux minutes auparavant, l'un des deux jeunes en question m'était rentré de dedans et s'était excusé tout comme moi d'ailleurs... Le vigile est appelé sur son talkie-walkie, écoute le message se retourne vers les jeunes et leur dit : "c'est incroyable ça, bon allez circulez". Les jeunes poursuivent leur chemin, le vigile les fixe longuement pour voir dans quelle direction ils partent. Deux jeunes de 14-15 ans étaient assis juste à côté pendant tout l'échange. Ils buvaient du coca et mangeaient des chips, faisaient le dos rond et essayaient de se rendre quasi-invisibles.

La troisième forme prise par ces régulateurs de l'ordre public, c'est celle des vigiles en costumes, cravatés et banalisés d'une certaine façon. J'en ai repéré deux puis centré mes observations sur seulement l'un d'entre eux. Ils interviennent pour des modes de régulation plus informelles : jeunes avec packs de bières qui stationnent dans le centre commercial à qui on demande de circuler, jeunes qui jouent au foot à l'extérieur du centre à qui on demande de stopper le jeu... Remarques importantes, ces médiateurs civils qu'il faut un peu de temps à repérer tant ils se confondent dans la masse de la clientèle parlent arabe et peuvent dans les conversations avec les jeunes et suivant leurs interlocuteurs passer du français à l'arabe sans problèmes.

31/10/01 : 4 jeunes 14-15 ans repérés à Laurent Bonnevey arrivant de Vaulx-en-Velin avec un ballon de foot dans les bras. Je les retrouve plus tard esplanade de la Part-Dieu. Ils sont allés à Carrefour acheter à manger : baguettes, boîtes de thon, limonade, verres en plastique... Ils commencent à jouer au foot sur l'esplanade en même temps qu'ils mangent. Le vigile en costume cravate va venir les trouver. Il en prend deux calmement par l'épaule, leur parle doucement en français et leur demande d'arrêter de jouer au foot.

Ce travail de régulation informelle ne concerne pas simplement les garçons d'ailleurs.

29/05/02: En sortant de la Part-Dieu et en allant prendre le métro, je croise le vigile banalisé qui discutait avec 4 jeunes filles de 12 et 14 ans tout au plus. Elles vont prendre le métro comme moi et éclatent de

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

rire dans l'escalator. "Zaarma, il peut pas m'envoyer au commissariat pour ça quand même. J'ai rien fait." – « Il est gentil quand même. » - « Oui mais pour ça il ne peut rien faire. " Je n'ai pas compris qu'elle était le ça en question. Une fois de plus le vigile banalisé leur avait parlé très doucement, toujours penché sur elle, tenant par l'épaule celle à qui il faisait ses remontrances...

Contrairement aux autres vigiles qui sont dans le rappel à l'ordre « viril » des jeunes et plus particulièrement des jeunes garçons, le vigile banalisé se trouve placé dans une fonction de maternage, de mise en protection des lieux qu'il accompagne par ses gestes calmes, sa voix douce, sa manière de toucher les jeunes dans le centre, de les prendre par l'épaule, manière de faire qualifiée de « gentille ». Manière de signifier que les débordements ou excès (il ne s'agit quasi exclusivement que d'excès de paroles ou de comportements) jamais d'actes délictueux en tant que tels, que ces excès donc sont compris mais accompagnés en vue de les adoucir ; manière de trouver un juste milieu entre la violence verbale des autres vigiles qui répond à celle des jeunes et le laisser-faire... Manière de redonner **confiance** dans la figure du vigile... De la bienveillance à la surveillance, la marge est mince.

Là, le vigile qui exerce une véritable fonction de médiateur ne commande pas vraiment, il ne pose donc pas la question de l'obéissance en tant que base d'un pouvoir à venir. Le pouvoir qu'il possède est plutôt peu coercitif, quasi métaphorique, il ne se concrétise par aucune effectivité. Il est donc encore plus redoutable puisque je ne l'ai jamais vu remis en cause. Je n'ai ainsi jamais repéré d'altercations entre ce vigile et les jeunes auprès de qui il intervient.

Quatrième type évidemment, ce sont les forces de l'ordre officielles : la police. Rue de la République, on croise parfois des îlotiers, mais c'est rare. Par contre, c'est caractéristique pour ces deux espaces, on note une présence importante de cars de CRS au moment du Ramadan, qui stationnent à proximité, prêts à intervenir. De la même manière, on note beaucoup plus souvent des patrouilles de la police nationale à la Part-Dieu que rue de la République.

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

15. Les systèmes de contrôle

Mars 2002 : Un mercredi après-midi ordinaire. Suivi d'un groupe de jeunes à partir de Laurent Bonnevey jusqu'à la Part-Dieu, ils venaient de Vaulx-en-Velin en bus. Arrivée à la Part-Dieu. A l'entrée du centre commercial et donc à la sortie du métro, une dizaine de contrôleurs des TCL assistés de policiers. L'un des quatre jeunes suivis après le contrôle TCL et au moment de prendre l'escalator se fait interpellé par un vigile du centre commercial. Brève altercation. L'un de ses amis avait déjà été pris dans le flux des passants tout comme moi et suivait donc la scène de l'escalator, prêt à intervenir l'œil méchant. Ils vont à Courir, présence de vigiles à l'entrée, puis à la Fnac, autre présence de vigiles à l'entrée puis enfin à Carrefour où ils se font contrôler leurs sacs à la sortie par trois vigiles. En 20 minutes de centre commercial, ils auront donc croisé aux bas mots : une dizaine de contrôleurs TCL, 4 ou 5 policiers qui les accompagnaient, près d'une dizaine de vigile de grands magasins et enfin un vigile du centre commercial, le seul d'ailleurs avec qui il y eut un début d'altercation...

Les systèmes de contrôle à la Part-Dieu sont omniprésents, toujours visibles et massifs alors que parallèlement, rue de la République, le cadre de gestion sécuritaire est beaucoup moins présent, beaucoup moins visible, comme s'il se suffisait à lui-même. Et la mise en place de la vidéosurveillance, rue de la République semble encore avoir peu d'effets : elle n'est pas encore vraiment appropriée par les passants. Ces derniers n'ont pas toujours intégré sa présence...⁶²

La différence principale entre les deux espaces est donc bien dans la manière dont les contrôles s'exercent. Rue de la république, les écarts à la norme (parler fort, se bousculer) ne sont l'objet d'aucune admonestation des passants, les seuls à porter et exercer le poids d'un contrôle sont alors les pairs. A la Part-Dieu, ce travail de l'admonestation est porté par les vigiles, il est délégué et tous les passants de la Part-Dieu entendent bien d'une certaine façon déléguer ce travail-là à ces professionnels-là. Sinon, à quoi serviraient-ils ? Du coup, la logique institutionnelle, la toile institutionnelle produit par son intervention même la nécessité de l'accroissement de son intervention... Plus le niveau de sécurité augmente plus le risque que cette sécurité défaille s'accroît.

Autant, il est très rare de voir des altercations entre vigiles des magasins et jeunes rue de la République ou à la Part-Dieu, autant les relations avec les vigiles du centre commercial à la Part-Dieu sont fréquentes et obligent les garçons à des échanges verbaux avec ces derniers. Pour une phrase criée, pour un trop de bruit dans les espaces, pour une bousculade, c'est le rappel à l'ordre immédiat. Et il y a tout un jeu de forces et de formes ou de coups verbaux qui se développe entre jeunes et vigiles.

⁶² Cf l'article du Progrès du 10 juillet 2002.

Comment mieux qualifier ces systèmes de contrôle ? On pourrait dire qu'il y a le contrôle inspecteur et le contrôle correcteur.⁶³ Le contrôle inspecteur présuppose un anonymat et une répétition qui n'a rien à faire de la préconnaissance des personnes contrôlées. Ainsi en est-il des contrôleurs TCL ou encore des contrôles des vigiles des magasins qui demandent l'ouverture des sacs. Le contrôle correcteur est basé sur la proximité sociale. C'est toute la difficulté du travail des vigiles de la Part-Dieu, non pas ceux des magasins mais ceux qui patrouillent dans le centre. Ils tendraient à exercer un contrôle correcteur qui est vu par les jeunes comme un contrôle inspecteur. Les catégories traditionnelles de contrôle sont brouillées.

6/06/01 : Un jeune après une altercation : « je vais le tuer ce vigile. »

Il ne peut y avoir que hiatus entre jeunes et vigiles. C'est le vigile banalisé qui résout à sa manière ce hiatus. Il n'inspecte rien, il favorise le redressement des comportements par la façon dont il construit une proximité avec les jeunes. Dans cette construction, le toucher tient une part importante.

Les épreuves

Pour résumer tout cela, je crois que le mot clé, c'est **épreuve**. Ce que je veux dire par là, c'est que pour les garçons, ces espaces constituent des épreuves à deux titres : d'une part, ils y apprennent le passage difficile du groupe à l'individu, et c'est douloureux, on le voit bien dans les modes individuels de drague. Mais la deuxième épreuve tout aussi douloureuse mais qui alimentent les récits et la valorisation d'une identité masculine, c'est celle des interactions avec les gardiens des espaces, ceux qui en font respecter l'ordre public puisque ces jeunes sont très souvent en butte avec ces gardiens. Du côté des filles aussi, c'est le mot épreuve qui me paraît résumer les observations. Pour elles, l'épreuve principale, c'est une épreuve dans les relations à l'autre sexe. Qu'entend par épreuve ? L'épreuve nous dit Luc Boltanski est une tension entre la puissance et l'acte.⁶⁴ L'acte en lui-même compte peu tant que la puissance qui peut s'exprimer à travers d'autres actes n'est pas apparue. L'épreuve ici importe tant elle permet de « rendre possible la remontée de l'acte à la puissance »⁶⁵, tant elle permet de comprendre comment les actes éprouvants permettent de conférer, par leur multiplication, des formes de puissance.

Je me retrouve dans un jeu à trois (garçons, filles et vigiles) où s'échangent des forces et des coups verbaux, où l'art oratoire tient lieu de bataille rangée. Dans les jeux verbaux, tout est occasion.

04/05/2002 : Le soir du dernier match de l'OL qui lui donnera le titre de champion de France place Bellecour où a lieu la retransmission sous une pluie battante. « 8 euros l'écharpe de l'OL lance une jeune femme avec son stock d'écharpes à vendre. 15 euros la pipe répond

⁶³ Pour cette distinction, voir Lianos M., « Le nouveau contrôle social », Paris, L'Harmattan, 2001, p 39.

⁶⁴ In « L'amour et la justice comme compétences », Paris, Métailié, 1990, p 105.

⁶⁵ Ibid, p 107.

immédiatement un jeune à proximité. Eclats de rire généralisés dans l'assistance.

21/06/02 : Deux jeunes voient passer une jeune fille blonde. « Ouh la la, mais elle est toute blanche. Oh, faut aller à Miribel⁶⁶ le Week-end pour prendre des couleurs... »

D'un côté, les garçons mesurent leur force, et en particulier leur force verbale avec les vigiles et les filles, de l'autre côté, les filles mesurent leur capacité à résister aux épreuves de force verbale que leur imposent les garçons. Enfin, il n'est pas rare de voir les vigiles eux aussi pris dans les jeux de séduction avec les jeunes filles et donc s'exercer à d'autres formes de relations.

24/05/2002 : A la FNAC Rue de la République. Le vigile de la FNAC voit deux jeunes filles attendre dans l'entrée et de ce fait bloquer une porte vitrée d'entrée. Il leur demande gentiment de s'écarter de l'entrée, de libérer le passage de même rester à l'intérieur si elles le souhaitent mais de libérer le passage pour favoriser la circulation... Car toujours il faut que ça circule, éviter les congestions, favoriser les flux, stopper les stocks...

24/05/01 : Deux jeunes discutent avec deux policiers femmes, rue de la République : "je vous respecte énormément, vous avez un très beau sourire... »

Les modes d'intervention des vigiles diffèrent selon qu'il s'agisse de jeunes filles ou de jeunes garçons. Avec les jeunes filles, les interventions sont toujours empreintes de douceur, tension entre le rappel à l'ordre et le début d'une accroche aguicheuse. Avec les jeunes garçons, un choc de virilité se joue. Les vigiles ont plus de mal à contrôler leur impatience. Alors, on se dit deux choses, que les petits désordres urbains sont de fantastiques ressorts des récits urbains et qu'il faut donc toujours en réalimenter la matière : les vigiles participent à leur manière de cette construction mais on se dit aussi que les vigiles de la Part-Dieu devraient être formés par les jeunes filles qui fréquentent le centre...

Ce sont les jeunes filles qui ont le pouvoir de faire durer ou d'abrèger l'interaction et la violence verbale des garçons n'est que l'envers du dépit d'un arrêt trop rapide à leurs coups dans l'échange. Car ce sont bien des coups qui s'échangent, mais des coups métaphoriques qui ne dévient jamais, où chacun reste sur sa ligne de force : les filles ont le pouvoir de tenir la relation et déplacent les coups verbaux reçus, les garçons celui de verbaliser leurs puissances dont ils ne font pourtant quasiment jamais état en public.

⁶⁶ Le lac de Miribel-Jonage est un autre des haut-lieux de la jeunesse de l'agglomération lyonnaise mais aussi de personnes plus âgées. S'y redécoupent des formes d'occupation de l'espace liées en particulier aux différences ethniques, les personnes du sud-asiatiques d'un côté, les personnes issues de l'immigration maghrébine de l'autre... Voir à ce propos le texte de Jean-Charles Castel dans « La ville émergente », La Tour d'Aigues, Aube, 1997.

Elle reste toujours potentielle, latente, métaphorique, ... Mieux, il y a une forte capacité des jeunes femmes à canaliser cette violence, à la détourner ou à la transformer en la mettant à distance. L'humour et le calme y participent puissamment.⁶⁷

Les contrôles à l'accès

Pour continuer, on pourrait dire que les garçons dans les espaces de la Part-Dieu sont en butte à deux types de contrôle à l'accès : contrôle à l'accès par les vigiles d'une part, contrôle à l'accès de leurs faveurs par les filles d'autre part⁶⁸. Les lieux étudiés sont donc bien deux lieux qui reproblématisent la question de l'accessibilité sous deux formes spécifiques : genre et sécurité, dispositif de cour et dispositif de contrôle. De fait, les jeunes garçons qui fréquentent ces espaces afin d'affirmer une identité sexuelle masculine se trouvent confrontés à deux types de personnes qui limitent l'expression de cette identité ou qui la troublent, à tout le moins.

A la violence verbale masculine répond un pouvoir féminin : celui de maîtriser ou non les interactions, celui de les faire durer ou de les abrégier. Petite histoire liée encore à cette recherche.⁶⁹

Il en va de l'apprentissage masculin d'une vulnérabilité. Le principe goffmanien de la vie publique implique une limitation de la vulnérabilité, la construction de son atténuation. Les garçons sont ici confrontés à leur vulnérabilité alors même que la construction sociale des identités sexuelles présuppose une vulnérabilité féminine.

Ces deux espaces permettent alors une relative **mise en égalisation** des jeunes des classes populaires et ne constituent donc pas des espaces qui renforceraient les inégalités entre genres. C'est loin d'être évident, c'est conflictuel et toujours problématique. En même temps, cette mise en égalisation des deux sexes n'induit pas une unisexualisation ou encore une indifférenciation des deux sexes. Il en va au contraire d'une différenciation forte des deux sexes et de l'apprentissage de ces différenciations. Il n'est qu'à suivre un groupe de jeunes filles pour comprendre la nécessité de cet apprentissage.

29/05/02 : Je suis trois jeunes filles de la Place de la République aux Terreaux. Elles ont 18-20 ans. L'une d'entre elles est particulièrement

⁶⁷ Je retrouve ici des observations similaires à celles de Livia Scheller qui dans un travail sur les conductrices de bus insiste sur la « stratégie de l'art du répondant » mis en place par ces femmes lorsqu'elles se trouvent confrontées sur des lignes difficiles à la violence de jeunes garçons. Stratégies d'autant plus subtiles et efficaces qu'elles sont bien souvent non dites car difficilement intégrables par les hommes dans la reconnaissance d'une qualification au métier. Cf Livia Scheller, « Les bus ont-ils un sexe ? Les femmes machinistes », Département du Développement prospective et recherche sociétale, n°108, RATP, 1996.

⁶⁸ Cf Goffman E., « L'arrangement des sexes », Paris, L'Atelier, 2002, p 63.

⁶⁹ Lors de la présentation de mon rapport intermédiaire devant le comité de pilotage et les autres équipes de recherche, de jeunes chercheurs masculins me dirent plutôt violemment que dans mon travail, le problème, c'était que la réalité n'était pas instruite. Demandant à une collègue chercheuse ce qu'il en était dans son travail des divisions hommes/femmes, elle me répondit que la question était un peu brutale et frontale... Mimétisme quant tu nous tiens...

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

séduisante : un jean moulant valorisé par un corsage attrayant. Sur 500 mètres, elles se feront brancher deux fois par des groupes de garçons en les rembarant calmement mais sûrement, se feront sifflées trois fois par d'autres groupes de garçons. Plus de 20 personnes se retourneront sur leur passage, au moins une quinzaine de garçons et 5 ou 6 jeunes filles ou femmes... Sur tout le parcours, elles n'ont pas regardé une seule fois une vitrine de magasin. Elles ont continué leur parcours lentement mais sûrement pour aboutir au magasin "la bombe du prêt à porter" rue Puits Gaillot. Elles ne se sont pas retournées une seule fois sur un garçon. Comparativement aux jeunes hommes qui sont toujours dans la marque et son ostentation, elles sont bien dans des systèmes de modes qui prennent d'autres formes que le jeu des déclinaisons symboliques du marketing. Seules les jeunes filles adolescentes entre 12 et 16 ans peuvent par exemple faire des haltes à Foot Locker, le magasin de chaussures de sport...

Il existe des différenciations dans les constructions ostentatoires des jeunes filles et des jeunes garçons. Pour les garçons, des objets et des marques participent de cette construction ostentatoire : portables, lunettes, walkman ou discman, casquettes, ... pour les jeunes filles, c'est la mise en valeur des corps et de leur attrait physique qui participe de l'ostentation...

Les observations relatives à la drague montrent bien des différenciation et des modes d'égalisation. Les garçons dans leurs interactions avec les filles inconnues tentent d'imposer un rapport de force. Mais les filles ont la force de le négocier. Si les échanges peuvent devenir verbalement violents, je ne les ai jamais vus dégénérer. Inversement, lorsque les garçons s'essaient individuellement à aborder les filles, le rapport de force s'inverse et le garçon a du mal à le négocier, il abandonne sans avoir la force de vraiment clôturer calmement l'interaction pour retourner penaud vers son groupe de pair. Mais lorsqu'une conversation s'engage et dure, lorsqu'on passe de l'immédiateté à la médiation, que la situation a permis un accord réciproque entre les deux jeunes : garçon et fille, se met en place une véritable scène d'un échange équitable. Mais, le passage de l'immédiateté à des formes de médiation pèse sur les épaules des jeunes filles.

29/05/02 : Rue de la République. Deux jeunes garçons 16-17 ans croisent des groupes de filles et les abordent régulièrement. Lors d'un échange, une jeune fille lui dit d'une voix douce et calme : "je suis désolée mais j'ai déjà un copain." – « Mais je ne suis pas jaloux ! » lui répond le garçon. Son compère renchérit : "moi, non plus...!!!". La jeune fille ne répond pas les quitte rejoint ses copines sans se retourner. Les jeunes garçons les suivent 10 mètres comme s'ils voulaient continuer l'échange puis abandonnent...

11/05/02 : Un jeune d'origine maghrébine discute au milieu d'une allée à la Part-Dieu avec une jeune noire. Les garçons amis du jeune

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

sont accoudés à la rambarde, les jeunes filles amies de la jeune black sont adossées à une vitrine d'un magasin. Une scène avec ses publics bien différenciés qui ne se mélangent pas qui tiennent leur place à distance les uns des autres. Comme la conversation dure, un jeune garçon va enfin tenter d'engager un début de conversation avec les jeunes filles. Au milieu les deux se parlent à distance relative. Un mètre environ, ni trop près pour ne pas se toucher ni trop loin non plus. Le garçon, plus mobile, parle avec ses mains, la fille plus immobile avec ses yeux.

Ce sont donc des dispositifs de médiation qui permettent de faire le deuil de l'immédiateté et qui du coup, redonnent de la confiance aux uns et autres. Plus que d'égalisation alors, il faudrait parler de mise en confiance réciproque des jeunes garçons et des jeunes filles. Pour les jeunes garçons, la drague dans ces espaces est l'apprentissage d'une forme d'obstacle, de limite. Elle oblige à l'apprentissage de la mise à distance. Ce sont donc des systèmes de médiation dispositive qui permettent de jouer avec l'angoisse et l'ennui, angoisse de la rencontre de l'autre, ennui de la pratique répétitive. Cette construction des identités sexuelles est encore avérée à travers l'épreuve des contacts.

Contact et surprise

Ces lieux sont aussi des lieux où se donnent à voir les épreuves du contact. Il est extrêmement rare de voir un couple de jeunes maghrébins s'embrasser dans ces espaces, ou alors, c'est à l'écart de la foule, dans un recoin, de manière très furtive. Par comparaison, les jeunes couples d'adolescents de la classe moyenne se tiennent de façon très ostentatoire en ne cessant de s'embrasser. Il faut là revenir sur tout le jeu des proximités et des distances lors des rencontres, sur le soin pris à se mettre à distance lorsqu'un jeune, fille ou garçon, circule avec un pair du même sexe et rencontre une personne du sexe opposé.

Phobie du contact de l'autre sexe ? Alors même que les filles circulent souvent de façon beaucoup plus resserrée que les garçons, qu'elles se tiennent souvent par la main, que les garçons n'hésitent pas à s'embrasser entre eux de façon ostentatoire, les rencontres entre personnes de genre différent sont toujours caractérisées par la brièveté des moments où les corps se touchent. Seules les joues et les lèvres s'effleurent ; jamais un bras n'entourera le corps d'une personne de sexe opposée. La figure du vigile banalisé prend tout son sens ici. Il est le plus souvent dans le contact et le toucher.

Lorsque l'inattention n'est plus civile, en particulier lors des épreuves involontaires du contact, ces mêmes jeunes filles savent très bien redéfinir les civilités minimales qui permettent la coexistence des co-présences.

10/06/02 : 4 jeunes filles 17-18 ans rue de la République. Un jeune homme blond qui ne l'avait pas vue bute sur l'une d'entre elles. Il ne

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

s'excuse pas. "Oh Siegfried, tu te pousses un peu oui... » lui dit-elle. Il ne se retourne pas... Elles continuent un peu plus loin et en passant devant un mannequin dans une vitrine, la même dit : « j'ai jamais vu un mannequin qui ressemblait à une arabe »...

Surprise et angoisse

04/06/02 : Deux jeunes filles à la Part-Dieu 14-15 ans. Devant le bar à côté du cinéma. « Je te dis que c'est lui là dans le bar. » -« Mais non, je suis sûr ». -« Bon, ben on repasse devant, on verra. » - « Non, Non. » Elles repassent et éclatent de rire. Je t'avais bien dit que ce n'était pas lui...

L'expérience de la surprise est surprenante : on s'attend à la surprise sinon, on ne déambulerait pas dans ces lieux. Et pourtant, cette attente de surprise nous surprend encore tant elle peut s'avérer décevante. Mais si cela avait été lui, en question, tant désiré, quelle angoisse. Cette **oscillation constante entre angoisse et surprise** caractérise encore la pratique de ces lieux de même que celle entre confiance et méfiance.

Entre confiance et méfiance

Mars 2002 : Manifestation en soutien à la Palestine. En fin de manifestation, deux jeunes plus de 25 ans remontent la rue de la République des Terreaux à Bellecour, casquette vissée sur la tête et chacun derrière la nuque un petit fanion représentant le drapeau palestinien que tous les participants arboraient. Ils vont à la brasserie Paulaner. Au moment d'entrer dans la brasserie, sans se concerter ni se parler, presque spontanément, ils ôtent tous les deux en même temps leur fanion de derrière la tête avant d'entrer dans le bar mais gardent chacun leur casquette...

On pourrait dire que la casquette fait corps et qu'un seuil oblige à une séparation. Ou encore, entrer quelque part, c'est engager une confiance. Entrer dans un bar avec une casquette, c'est encore engager une confiance, une habitude – « il ne se passera rien ; je peux le faire" - alors qu'entrer avec un symbole palestinien dans un bar, c'est peut-être engager une méfiance relative des clients, des serveurs. « Franchir un seuil expose aussi à un renouvellement brutal de sa propre exposibilité. »⁷⁰ De même qu'entrer à plusieurs dans une parfumerie pour en faire une séance collective d'expériences olfactives, c'est toujours se voir exposé collectivement aux regards des vendeuses ou des vigiles du magasin. Seul, les choses restent plus discrètes et moins exposantes. Le principe de visibilité implique toujours sous-jacent une tension entre confiance et méfiance, bienveillance et surveillance...

⁷⁰ Cf Bordreuil J.S. Suzanne G., Lesaing B et Perreau F., « Champs relationnels, champs circulatoires. Ville émergente et urbanité au prisme de la zone de Plan de Campagne », PUCA, LAMES, janvier 2000, rapport intermédiaire, p 36.

Les formes de la virilité

Les jeunes ne parlent pas de filles, ils parlent de femmes, quels que soient leurs âges.

18/05/02 : Lui, au moins il n'a pas peur d'aller vers les femmes, même s'il se fait rembarquer de sa mère. » garçon 14-15 ans

14/05/02 : A l'entrée de la rame de métro. Un peu de monde, une jeune femme avec une poussette. Un jeune à un autre : " laisse passer la femme d'abord là... »

Au delà de cette désignation, il faut revenir sur la différenciation forte entre les filles et les garçons quant à leur tenue vestimentaire. Je l'ai déjà dit, les garçons sont dans la marque comme symptôme d'une demande de reconnaissance. Les jeunes filles sont plus souvent à la recherche d'habits bon marché. Les garçons achètent des chaussures Nike à 500 francs et les filles des petits tee-shirts ou chemisiers à 30 ou 50 francs. Tout se passe comme si la marque dotait les jeunes d'une reconnaissance supplémentaire mais aussi d'une forme de virilité supplémentaire. Une forme d'ostentation liée à l'argent, l'argent comme dernier symbole de virilité dans un monde où l'expression traditionnelle de la virilité – la force au travail – s'estompe.⁷¹

mai 2002 : En prenant le métro à la Part-Dieu, je rentre dans le métro suivi de 4 jeunes 16 ans environ. Il y a des places assises deux fois quatre places libres. je suis assis d'un côté. je les vois hésiter pour s'asseoir. Trois s'assoient sur les banquettes à côté et le quatrième en face moi... les autres sourient un peu gênés. Ils voulaient qu'il s'assoit avec eux. Du coup l'un des trois me dit : "faites attention, monsieur, c'est un homosexuel". Je les regarde en souriant, le 4ème est tout gêné et un peu énervé. Comme je ne relance pas, ils se taisent et sourient..."

Il est vrai que les qualificatifs « pédés, enculés » reviennent souvent dans les propos des jeunes garçons, comme si la question de l'homosexualité tant dénigrée et moquée valait surtout comme interrogation sur sa propre masculinité.

15/06/02 : Rue de la République. D'abord une forte odeur de parfum. Un groupe d'une dizaine de jeunes s'amuse à s'asperger avec des bombes de parfum Axe. Ils ont chacun une ou deux bombes dans les mains. L'un d'entre eux a une douzaine de bombes dans les mains et deux ou trois dans les poches. Deux jeunes filles stationnent à côté et s'approchent de lui : "c'est quoi ça ? - du parfum. - Combien tu le vends ? Un euro. Un euro pour ça, c'est trop cher... Bon ben je vous

⁷¹ Cf Lagrange H., « La pacification des mœurs et ses limites. Violence, chômage et crise de la masculinité », Esprit, Décembre 1998.

en donne une. » Elles croient d'abord qu'il veut les asperger puis la prennent. Les autres arrivent derrière, l'un d'entre eux se fait menaçant et feint de les asperger en leur mettant la bombe tout près du visage. Elles se reculent, « - non, c'est bon on en a déjà une »... Un autre groupe de jeunes plus âgés 18 ans environ passe et se moque ouvertement du jeune qui vient de donner une bombe aux jeunes filles... Du coup, il se met à fanfaronner et à hurler : "je ne me suis jamais fait de mecs sauf ces caves là..." Les jeunes filles éclatent de rire... Il continue à hurler "pédés et enculés »... et à tourner autour des jeunes filles, les autres continuent à s'asperger... En fait les bombes étaient distribuées une à une un peu plus haut dans la rue. Le jeune avait dû récupérer un carton pour en tirer tout de suite profit : profit ludique, profit de drague, profit d'argent...

Est-il besoin de préciser que cette scène est quasi impossible à la Part-Dieu ?

La capacité expressive

avril 2001 : Rue de la République. Un musicien d'une trentaine d'année joue de la guitare branchée sur un ampli des standards en arabe. Autour de lui, plus d'une centaine de personnes, en majorité d'origine maghrébine. Les filles dansent, les garçons aussi, les uns avec les autres sans se toucher... De vieux maghrébins attirés par la musique arabe approchent et sourient...

Pourquoi la capacité ludique me paraissait-elle plus importante à la Part-Dieu que Rue de la République ? Pour une raison simple liée aux systèmes de contrôle et à la capacité expressive. Le monde attire du monde parce qu'il y a du monde, la masse attire la masse pour faire encore masse. La foule est profusion de désirs possibles, multiplication des possibles. Ce qui aurait dû me sauter aux yeux, c'est pourtant simple, il y a très peu de **possibilité expressive** à la Part-Dieu. Il n'y a pas de possibilité de constituer spontanément un public à la Part-Dieu, un public au sens où une scène peut se former et se déformer aussi rapidement, un public au sens d'une séparation entre des acteurs et des spectateurs. A la Part-Dieu, soit l'évènement est pré-cadré dans le cadre de l'animation du centre commercial (et ils sont nombreux), soit l'atroupement spontané dans le centre est rendu impossible. A l'extrême limite, il signifierait un incident grave entre vigiles, forces de l'ordre et passants.

06/05/02 : Rue de la République. Un jeune joue du saxo devant la FNAC, personne ne s'arrête. Plus loin, un autre groupe de garçons allure plutôt débraillée, vêtements amples... l'un d'entre eux joue de la guitare assis par terre, les autres se moquent de lui un peu honteux : personne ne s'arrête écouter. Plus loin encore, un groupe de tziganes joue guitares et accordéon, là encore personne ne s'arrête. Par comparaison, l'an dernier, un joueur de guitare reprenait des standards de la chanson arabe, c'était aux bas mots plus de 100 à 150 personnes qui s'arrêtaient... Pourquoi ?

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

Rue de la République, il y a une expressivité possible. Elle prend ou pas, elle est toujours potentielle mais elle peut permettre que s'agglutinent en quelques instants des centaines de personnes autour d'une animation. Animation spontanée qui est impossible à la Part-Dieu. Pourquoi ne l'ai-je pas vu plus tôt ? La raison est simple, même en tentant de me constituer en anonyme circulant, je suis resté aussi dans la position du spectateur qui voyait des scènes et qui tentait de ramasser des scènettes urbaines sans comprendre que le rapport à la scène ou au cadre était totalement différent entre Part-Dieu et Rue de la République.

Les possibilités de créativité sont beaucoup plus ténues mais aussi paradoxales. Ainsi, la force du ludique qui m'apparaissait plus important à la Part-Dieu n'était que l'envers des modes de gestion sécuritaire. Ou pour le dire autrement, le cadre sécuritaire étant beaucoup plus contraignant à la Part-Dieu, les détournements du cadre apparaissent beaucoup plus rapidement : la conduite ludique est toujours un débord du cadre prévu. Ce qui m'apparaissait comme ludique à la Part-Dieu était bien cette manière de jouer avec la prégnance de ce cadre que les vigiles tentent toujours de réactiver mais qui leur échappe toujours pour partie tant les possibilités sont nombreuses dans un centre commercial.

A la Part-Dieu, tout est fait pour limiter les risques de tous ordres. La part d'incertitude et d'aléas devient insupportable à ceux qui ont la charge de la diminuer voir de l'annihiler. Il faut alors pour le public jeune réenclencher tout un travail imaginaire pour redonner sens à l'aléa. La drague comme risque est particulièrement valorisée mais ce n'est pas le seul mode. En bref, lorsque tout est fait pour protéger de la surprise, trouver les moyens surprenants de la faire émerger à nouveau...

16. Autres regards

J'ai commencé à insister sur le triptyque angoisse, surprise, ennui. Il faut aussi le comparer avec d'autres regards sur ces lieux et ces jeunes qui permettent de lui redonner corps.

Il y a d'abord le regard de la méfiance extrême, stigmatisant et raciste, celui qui provoque l'angoisse.

« Cet homme d'une soixantaine d'année qui apprend que l'on fait des travaux à la Part-Dieu : « eh oui, encore de l'argent pour les arabes... »

Il y a ensuite le regard plus politique, celui qui dénonce l'ennui.

S est un militant "historique" des questions de banlieues, une des nombreuses mémoires de ces associations de jeunes créées dans la banlieue lyonnaise des JALB à Divers-Cité en passant par le MIB. Pour lui le cérémonial de la rue de la République ne peut être que l'objet de dénonciations véhémentes :

"Tous ces jeunes de banlieue qui vont rue de la ré. C'est nul, c'est pas ça la ville. Ils y vont pour paraître, ça leur donne le sentiment d'exister mais en fait ils existent pas, c'est pour ça qu'ils vont en ville. Ça leur donne l'illusion de la consommation. Ils sont tous habillés pareil, on dirait des troupes. Ils ont conscience de rien, c'est ça le pire... Il faudrait qu'on y consomme. C'est plutôt une somme de cons..."

Expérience et sentiment d'exister, ce sont bien les deux cœurs du problème qui nous préoccupe mais l'invalidation d'une expérience, le discrédit qui peut lui être porté ne vaut que comme différences des expériences des uns et des autres... Qu'il y ait des sentiments différenciés ou d'autres regards stigmatisants sur ces lieux est le propre des lieux dans la ville.

Il y a ensuite le regard éducatif qui s'intéresse à la découverte de la ville. La plus grande de mes surprises en fait, ce fût de repérer des groupes de jeunes avec animateurs à la Part-Dieu. Au départ, je me demandais ce qu'ils pouvaient bien faire là. En fait, certains de ces groupes vont au bowling, dont l'entrée se fait par l'extérieur du centre commercial... La Part-Dieu est un lieu valorisé par les structures d'animation socio-culturelles. Dans le cadre d'autres travaux, j'ai demandé à différents interlocuteurs ce qu'ils pouvaient proposer comme sorties sur Lyon. De fait, le bowling de la Part-Dieu est un lieu bien connu qui constitue une sortie pour les jeunes de l'ensemble de l'agglomération voire de la région.

Ainsi, cette histoire glanée dans la Drôme. Un groupe d'éducateurs de prévention fait une sortie avec des jeunes à Lyon. Où vont-ils ? A la Part-Dieu... Les éducateurs laissent les jeunes dans le centre commercial et leur donnent rendez-vous en fin d'après-

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

midi pour reprendre le mini-bus. En fin d'après-midi, les jeunes ne sont pas là, les éducateurs rentrent bredouilles sans nouvelles des jeunes. Les jeunes rentreront plus tard dans la nuit. Ils sont allés rendre visite à la famille de l'entre d'eux résidant sur Lyon. L'institution des éducateurs les accuse de faute professionnelle et les licencie sur le champ non pas pour les avoir amener à la Part-Dieu mais bien pour les avoir laisser sur Lyon...

Cette petite histoire, au delà de l'anecdote montre bien comment des professionnels de l'animation ou de l'éducation construisent un territoire d'agglomération ou de région. De même, le responsable d'une fédération d'éducation populaire m'expliquait comment, la lecture de la ville faisait partie de son travail éducatif et comment amener les jeunes à la Part-Dieu participait à cette lecture urbaine. Ce qui le frappait le plus était l'incertitude des jeunes quant à leur parcours... Autant, ils lisaient la ville à travers ses transports en commun, autant, allant à la Part-Dieu en voiture ou en bus, ils ne reconnaissaient pas les abords extérieurs du centre commercial...

Il y a aussi le regard de la surprise : « ils vont dans ces espaces pour draguer, alors ça je n'y aurais jamais pensé... ».

Et enfin le regard de la bienveillance.

Ainsi, cette femme d'une cinquantaine d'année qui se souvient : « ben oui, moi aussi, la rue de la Ré, je la remontais et la redescendais avec mes copines. Et vas-y que je t'attache la jupe comme ça et vas-y que je gesticule comme ça... »

Il y a donc bien à tenir ensemble ces regards différenciés qui recomplexifient et donnent sens à la teneur et à l'épaisseur de ces espaces, entre méfiance et confiance, entre bienveillance et surveillance, entre angoisse, ennui et surprise.

Aller plus loin dans ces regards croisés sur un même lieu m'aurait obligé à d'autres modes d'investigations. En clair, sortir des lieux pour saisir comment du dehors, ils pouvaient aussi être construits. Alors que ce que j'ai essayé de faire en définitive, c'est de les comprendre du dedans, par la seule observation. C'est bien évidemment une limite importante du travail effectué.

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

CONCLUSION

Des espaces autres

De quoi s'agit-il en définitive ? Comment qualifier ces espaces ? On peut tirer vers différentes directions. Dire par exemple, en reprenant la lecture foucauldienne, ce sont des espaces autres, des hétérotopies. Rappelons-en le principe. Michel Foucault dans un court texte estime que l'espace se donne à nous sous la forme de relations d'emplacements.

Il y a dans la lecture foucauldienne des espaces une tension entre les espaces du dedans ceux que décrirait la phénoménologie en particulier et les espaces du dehors. Les espaces du dedans, ce sont les espaces décrits qui permettent de comprendre les qualités de l'espace, qui permettent de comprendre l'espace comme autre chose qu'un vide homogène. Les espaces du dehors seraient de deux sortes, des utopies et donc quelque part irréels ou des hétérotopies, c'est à dire des espaces irréductibles les uns aux autres, mais parfaitement réels "des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux"⁷² Il y aurait six principes des hétérotopies. D'abord chaque culture secrète ses hétérotopies : adolescence, vieillards, femmes en couches, autant de lieux privilégiés réservés et correspondant à des individus en crise par rapport à la société dans laquelle ils s'insèrent. Les hétérotopies fonctionnent de façon différente selon les cultures. L'hétérotopie a le pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles. L'hétérotopie est liée à des découpages de temps : elle ouvre sur des hétérochronies. Les hétérotopies supposent un système de fermeture et d'ouverture qui les isolent et les rendent pénétrables en même temps. Les hétérotopies ont une fonction qui va de la fonction d'illusion à la fonction de compensation.

Alors, on pourrait dire que j'ai essayé de faire une lecture du dedans des espaces du dehors, de ces espaces autres mais bien réels. Ces espaces différents viennent perturber les lectures que l'on peut en faire. Ou plutôt, espaces autres mais réels, ils nous obligent à une première appréhension symbolique de l'espace. Le prisme symbolique constitue alors la ressource initiale pour tenter de comprendre ce qui s'y joue. Ainsi, j'avais commencé par opérer un travail d'analyse des entretiens réalisés par Philippe Dujardin et son équipe dans le cadre de leur travail sur le défilé de la Biennale de la danse comme rituel d'agglomération. Ils ont mené une soixantaine d'entretiens avec différents participants du premier défilé en 1996. L'une des questions portait sur la symbolique du centre : le défilé au cœur de la ville pour des populations venues de la périphérie. Les premiers résultats de ce sondage ne m'ont pas paru concluants. Il a fallu procéder autrement. En rester sur la lecture symbolique et politique des espaces m'aurait entraîné vers les écueils suivants : surévaluer le rôle de la rue de la République et dévaloriser de manière consécutive le rôle de la Part-Dieu.

⁷²Foucault, « Dits et écrits IV », Paris, Gallimard, 1994, p 755.

Suivi de jeunes et changement d'objet

Il s'agissait donc bien de comprendre comment se renouvellent des investissements, des appropriations et des pratiques dans des lieux que l'on a tendance spontanément à disqualifier et non pas dénoncer l'aliénation, la société de consommation, la superficialité ; toutes les gloses sur le paraître toujours inauthentique et l'être toujours véridique, bref, tout ce qui fait le point de vue moral sur le social... Il s'agissait de le comprendre pour une population bien spécifiée a priori : les jeunes de banlieue si tant est que cela ait un sens, et j'en doute, mais il faut bien essayer de les qualifier...

L'étude de ces espaces et leur fréquentation répétée conduisent à une forme de dérive dans la construction de l'objet, dérive de l'objet qui a évolué vers la reconnaissance de la Part-Dieu comme véritable lieu de la mixité urbaine, encore plus que la rue de la République (mixité ethnique **et** générationnelle). Cette dérive a obligé à insister sur les différences ou les ressemblances entre les espaces et sur la question du simulacre : les lieux de la mixité sont ceux du simulacre et ceux de la limitation de l'accessibilité. Mixité et accessibilité marcheraient-elle de façon inversée ? C'est évidemment le rapport à la sécurité qui est là problématique, c'est vers lui qu'il m'a fallu plus porter les regards. Dériver dans la construction de l'objet oblige à questionner la part ludique que ces espaces déploient. A l'intérieur de celle-ci, les jeux de la drague et la différenciation des filles et des garçons dans ces jeux et dans ces espaces m'a paru être un fil directeur fécond. A celui-ci s'est rajouté les logiques de contrôle et de contrôle à l'accès dans ces lieux. Cette dérive est liée à la méthode utilisée : suivre des parcours des jeunes. Ce sont bien les suivis de parcours qui m'ont obligé à dévier vers les questions de genre et de sécurité.

L'apprentissage de l'urbanité ou d'une culture urbaine se tourne alors vers ses liens avec la construction des identités sexuelles. L'entrée « jeunes dans les espaces urbains » se tourne alors vers la question des genres. Effet de mode ou mise à jour d'un vieux phénomène ? Je pense plutôt qu'il s'agit d'une nouvelle manière d'appréhender ces espaces. Jusque-là, il avait été peu insisté sur la question des identités sexuelles dans les espaces urbains.⁷³

J'ai ainsi peu à peu décidé de laisser de côté les problèmes de qualification de ces espaces : entre espace public et espaces commerciaux, simulacre... pour me tourner résolument vers ce qui s'y jouait en termes de pratiques passer donc de l'apprentissage de l'urbanité à l'apprentissage d'une identité sexuelle.

Partir des lieux de drague implique de revenir sur les lieux de mise en scène, sur les lieux de médiation, sur les lieux d'expérience... Un lieu d'expérience, c'est un lieu dans lequel des personnes acquièrent plus de grandeur... Un lieu de la rencontre et des

⁷³ Voir ainsi l'article de Kokoreff M., « Jeunes et espaces urbains en France. Bilan des recherches 1977-1994. », *Sociologie et sociétés*, vol XXVIII, 1, printemps 1996. L'auteur n'évoque quasiment pas à l'intérieur de la jeunesse les divisions filles-garçons et la construction des identités sexuelles.

Jean-Marc BERTHET

"Lyon, la banlieue et leur centre"

hasards, de la suspension des déterminismes et des contraintes, suspension est le bon mot, le temps se suspend dans la foule... Mais aussi un lieu de contrôle.

Différences entre les deux espaces

La rue de la République est inscrite au patrimoine (on préserve l'existant : le caractère initiatique du lieu pour les jeunes de banlieues...). Et dans ce travail de préservation de l'existant, ce que les jeunes préservent, c'est le caractère déambulatoire, qu'ils préservent en le réinventant. Préserver les espaces publics, c'est les constituer en patrimoine de quelque chose qui disparaît. Ce qui disparaît, il n'est qu'à regarder les passants, rue de la République, c'est le lieu comme espace de déambulation et de flânerie... La rue de la République est le lieu de toutes les visibilitées lyonnaises. Tous les week-ends, un nouvel événement : du folklore portugais organisé par les associations de la ville aux klaxons des Turcs lorsqu'ils se qualifient pour la demi-finale de la coupe du monde de football, en passant par les jeunes en scooters qui remontent la rue de la Ré en hurlant et en tenant un drapeau algérien, l'après-midi du match à venir France-Algérie ou encore lors de la victoire de l'Olympique lyonnais de football dans le championnat, tout est bon pour encore et toujours affluer au centre ou à son image...

La Part-Dieu est plus tournée vers le commerce, plus introvertie, plus sécurisée et pourtant elle permet tout un jeu d'aventure pour les jeunes qui la fréquentent. A la Part-Dieu, les magasins sont ouverts sans vitrine mais cela reste intimidant d'y rentrer ; même si les jeunes rentrent plus facilement dans les magasins à la Part-Dieu que rue de la République. Il y a un tel travail de pacification à la Part-Dieu que finalement, la seule chose qu'il reste à faire vraiment hormis acheter, c'est regarder sans se parler. Et lorsqu'on est jeune ou adolescent, regarder sans se parler, c'est regarder et chercher du regard l'autre sexe, jauger, juger, hiérarchiser les corps vus.

A l'arrivée, deux grandes différences entre ces espaces ont été pointées qui n'en épuisent pas le sens, loin s'en faut : les possibilités expressives qui peuvent s'y exercer et les systèmes de contrôle. En bref, rue de la République, on peut danser, hurler, chanter, boire et manger dans la rue. A la Part-Dieu, tout est beaucoup plus rigidifié pour faciliter et fluidifier les circulations de passants et de consommateurs. Ces deux lieux travaillent différemment l'accessibilité en leur sein mais les contrôles à l'accès dans leurs accroissements favorisent les modes de leur détournement. Ainsi, il y a des mendiants rue de la République et à la Part-Dieu. Ils mendient dans la rue, ils sont quasi invisibles dans le centre commercial se contentant de faire discrètement les poubelles. Dans ces systèmes de contrôle à l'accès, deux m'ont plus particulièrement intéressé : le contrôle à l'accès des jeunes par les vigiles dans le centre commercial et le contrôle à l'accès des faveurs des jeunes filles pour les garçons qui les obligent, les uns et les autres, à puiser et à inventer de nouvelles ressources pour alimenter le travail de préservation de soi et de sa face.

La différence entre ces deux espaces tient aussi dans la manière dont on confie son corps à une institution. Comment s'y inscrire pour être, comment avoir confiance dans l'institution... C'est qu'il nous faut beaucoup travailler pour permettre que ceux qui nous entourent dans ces espaces puissent se déplacer aussi. Il nous faut beaucoup

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

travailler pour maintenir un cadre de bienveillance dans ces espaces même si d'autres tentent à leur manière à y contribuer (les vigiles). C'est ce travail que j'ai souhaité donner à voir. Ce travail de préservation d'une institution contenante est d'autant plus important qu'il se réalise dans ces lieux-là.

Réinventer la ville ?

Les usages des espaces des quartiers dont ces jeunes sont issus font l'objet d'un très fort sériage et striage des parcours, d'un travail important d'évitement des rencontres des jeunes de l'autre sexe pour échapper aux poids des désignations locales portées par les pairs, à la pesanteur des regards parentaux... Lorsque les tutelles territoriales s'estompent, d'autres épreuves commencent : capacité expressive (danser devant un public de deux cent personnes), capacité ludique, capacité de détournement (saisir le bon moment), ... Bref tenter encore et toujours de réinventer les usages de la ville. Trouver des modes ludiques dans les lieux de la consommation, se voir contraint à beaucoup de sérieux dans des lieux de simulacre (la drague à la Part-Dieu), réinventer la figure du promeneur dans les lieux de passages où accélèrent beaucoup de passants. Revenons sur le travail du regard. Dans ces espaces, les jeunes sont souvent les seuls, avec les touristes, à se promener et à flâner. Regarder implique de se promener ou se promener implique une sollicitation plus importante de la vue. Mais le plaisir esthétique du regard ici n'est pas porté sur le décor marchand avec ses expositions de marchandises et les échanges de biens qu'il présuppose. Le plaisir esthétique ici est celui de l'autre sexe. La question commerciale n'est que le décorum d'autres types d'échanges : les jeux de la drague. Ces derniers montrent comme les jeunes en question égalisent peu à peu leurs modes de faire, comment à la force verbale masculine initiale, les jeunes filles répondent, par l'humour et le calme, et obligent les garçons à en rabattre. Ces lieux pourraient alors se suffire à eux-mêmes et fonctionner comme mise en égalisation des jeunes filles et des jeunes garçons en leur sein, permettre une confiance réciproque entre les uns et les autres.

Alors même que les vigiles du centre commercial de la Part-Dieu devraient accroître cette confiance dans une institution, il ne font que rendre plus problématique le lien à cette institution contenante alors que le dispositif de la rue de la République est exemplaire tant il se suffit à lui-même. Ces conclusions paraîtront bien naïves à nombres d'observateurs locaux qui dénoncent l'augmentation de l'insécurité dans ces espaces. Je leur rappellerai simplement que ces observations ont été menées principalement sur deux moments bien circonstanciés : mercredi après-midi et samedi après-midi. J'ai passé des centaines d'heures dans ces espaces. Je n'ai jamais vu un seul délit, un seul acte de violence...

Les limites de l'observation

Ces observations ont une limite évidente : elles ne nous disent rien de ce qui peut se jouer dans d'autres espaces de la ville. Arpenter et glaner tels pourraient être les mots traduisant un travail du regard. Les observations centrées sur ces deux lieux ne peuvent pas permettre de répondre à certaines questions. Elles ne nous disent rien sur les perceptions des jeunes quant à ces espaces. Elles ne nous disent rien quant aux

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

perceptions des autres passants... Pour les jeunes observés, la rue de la République et la Part-Dieu sont des centres vers lesquels ils affluent. En est-il vraiment de même pour les autres populations ? Sortir de, ou reproblématiser la symbolique du centre, c'est aussi revenir sur les liens entre rue, espace public et espace politique.

Les jeunes prennent la rue ou le centre commercial, non pas pour y revendiquer quelque chose politiquement, en tout cas on peine à le lire mais pour être visible, exister et regarder et c'est cela qui pose problème politiquement... Il y a là un lien des édiles à la rue qui paraît suranné et en même temps déterminant... C'est tout le débat autour des nécessités des socialisations secondaires et de la non-reconnaissance de la rue comme lieu d'apprentissage de ces socialisations... Si la rue a toujours autant de mal à être reconnue comme lieu de socialisation, que dire alors d'un centre commercial ? ! ? C'est peut-être cela que j'ai souhaité travailler à partir des observations. On peut aussi apprendre dans un centre commercial. On peut apprendre dans un lieu qui n'est ni l'école ni le quartier ni le logement. On peut y apprendre un autre type d'intelligence qui n'est que rarement valorisée dans les lieux des apprentissages officiels : l'intelligence pratique, l'intelligence rusée, la manière de trouver encore les ressources de réinventer la ville lorsqu'elle devient de plus en plus sûre... Il faut beaucoup d'invention et d'ingéniosité pour faire d'un centre commercial un terrain d'aventures urbaines. Pour rendre compte de cette ingéniosité, il faut juste regarder le désarroi des jeunes adolescents de la classe moyenne lorsqu'ils sont seuls à la Part-Dieu sans leurs parents et en comparaison l'aisance des jeunes de la banlieue... En bref, j'y insiste, pratiquer un centre commercial ou la rue de la République à Lyon, c'est encore travailler à œuvrer à **une culture de la rue**. De ce point de vue là, le centre commercial n'est pas un dedans mais bien un dehors... Et du coup, faire du centre commercial une réinvention de la culture de la rue, c'est tenter les moyens de construire encore des dehors lorsque beaucoup nous incite à nous contenter de dedans sécurisants et maternants. Il ne s'agit pas simplement de penser le dedans des quartiers et des banlieues pour déboucher sur le dehors de la ville mais bien tenir ensemble les dedans et les dehors de la ville en tant qu'ils favorisent d'autres dehors à venir. En ce sens, ces espaces ne sont que des moments ritualisés et nécessaires vers d'autres lieux urbains à découvrir.

Ce texte est l'histoire d'un parcours d'arpenteur. Comme tel, il ne consiste pas en une réappropriation rétrospective qui par l'écrit permettrait de clôturer le travail. Il s'agit bien au contraire de donner à voir la manière dont le processus intellectuel évolue dont il est lui aussi médiation entre un dedans et un dehors, entre un terrain et un bureau, entre une problématique et son évolution... L'entrée initiale a ainsi dévié des espaces publics centraux vers les **tensions sexuées de l'ordinaire** entre anxiété et ennui, entre phatique et pathique, entre angoisse et surprise, entre bienveillance et surveillance, entre confiance et méfiance, entre invention et rappel à l'ordre...

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

BIBLIOGRAPHIE

- Augé M., "Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité", Paris, Seuil, 1992.
- Althabe G., in « Vers une ethnologie du présent », Paris, MSH, 1992, p 257.
- Boltanski L., « L'amour et la justice comme compétences », Paris, Matillié, 1990.
- Bordeuil J.S. Suzanne G., Lesaing B et Perreau F., « Champs relationnels, champs circulatoires. Ville émergente et urbanité au prisme de la zone de Plan de Campagne », PUCA, LAMES, janvier 2000, rapport intermédiaire.
- Castoriadis C., "La montée de l'insignifiance", Paris, Seuil, 1997.
- Collectif "Quand la ville danse. La naissance d'un défilé", Lyon, Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire", 2000.
- Collectif, « Cultures en ville », La Tour d'Aigues, Aube, 2000.
- Collectif "Citoyenneté et urbanité", Paris, Esprit, 1991.
- Cosnier J. et Mariani-Rousset S., « Rue de la République 1990 », Courly, 1990.
- Davis M. "City of Quartz", Paris, La Découverte, 1997.
- Dreyfus J. "Cris et écrits de Jean Maglione", Grenoble, P.U.G., 1994.
- Dubois-Taine G., Chalas Y., "La ville émergente", La Tour d'Aigues, Aube, 1997.
- Duret P., "Les jeunes et l'identité masculine", Paris, P.U.F., 1999.
- Duvignaud J., "Lieux et non-lieux", Paris, Galilée, 1982.
- Forêt C. Bavoux P., "La rue de la Ré à Lyon, Anthropologie d'un espace public", Marseille, Cerfise, 1990.
- Foucault M., « Dits et écrits IV », Paris, Gallimard, 1994.
- Fritsch P., (ss la dir de) "Le sens de l'ordinaire", Paris, CNRS, 1983.
- Ghorra-Gobin C., "Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale", Paris, L'Harmattan, 2001.
- Goffman E., « L'arrangement des sexes », Paris, L'Atelier, 2002.
- Habermas J., "L'espace public", Paris, Payot, 1993.
- Hannerz U., « Explorer la ville », Paris, Minuit, 1983.
- Houellebecq M., "Extension du domaine de la lutte", Paris, Nadeau, 1994.
- Ion J., Péroni M., ss la dir de, "Engagement public et exposition de la personne", La Tour d'Aigues, Aube, 1997.
- Javeau C., « Le bricolage du social », Paris, P.U.F., 2001.
- Joseph I., "Le passant considérable", Paris, Librairie des Méridiens, 1984.
- Joseph I., ss la dir de, "Prendre place. Espace public et culture dramatique", Paris, Editions Recherches, Plan Urbain, 1995.
- Kokoreff M., « Jeunes et espaces urbains en France. Bilan des recherches 1977-1994. », Sociologie et sociétés, vol XXVIII, 1, printemps 1996.
- Lagrange H., « La pacification des mœurs et ses limites. Violence, chômage et crise de la masculinité », Esprit, Décembre 1998.
- Le Breton D., "La sociologie du corps", Paris, P.U.F., 1992.
- Legendre P., "Dieu au miroir", Paris, Fayard, 1997.
- Lepoutre D., « Cœur de banlieue », Paris, Odile Jacob, 1997.
- Lianos M., « Le nouveau contrôle social », Paris, L'Harmattan, 2001.
- Maldinay H., "Ouvrir le rien, l'art nu", La Versanne, Encre Marine, 2000.

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"

- Pelletier J., " Lyon, pas à pas" Son histoire à travers ses rues ", Roanne, Horvath, 1986.,
- Peretz H., « Les méthodes en sociologie : l'observation. », Paris, La Découverte, 1998.
- Revue Hermès, « Le dispositif : entre usage et concept », Paris, CNRS, n°25, 1999.
- Reynié D., "Le triomphe de l'opinion publique", Paris, Odile Jacob, 1998.
- Sansot P. "Poétique de la ville", Paris.
- Scheller L., « Les bus ont-ils un sexe ? Les femmes machinistes », Département du Développement prospective et recherche sociétale, n°108, RATP, 1996.
- Sindzingre Nicole « Rites de passage » In Encyclopédia Universalis, Paris, volume 20, 1996.
- Tarrius A., " Les fourmis d'Europe ", Paris, L'Harmattan, 1992.
- Toussaint J.Y., M. Zimmermann "User, observer, programmer et fabriquer l'espace public », Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2001.
- Viard J. "Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux ", La Tour d'Aigues, Aube, 2000.
- Von Weizsäcker V., "Le cycle de la structure", Paris, Desclée de Brouwer, 1958.

PLAN DES SITES

Jean-Marc BERTHET
"Lyon, la banlieue et leur centre"